

-243-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

3 janvier 36

Rilet, je ne comprends rien à votre silence : vous n'avez donc plus d'amitié pour moi ? Huit ans d'affection et d'incomparable sagesse vous auraient-ils dégouté ?

Si vous n'avez plus d'amitié, il faut me rendre les lettres, livres et souvenirs que vous avez de moi.

Je vous rendrais les vôtres ensuite.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 12 janvier 36

Rilet, qu'est-ce que ce siège ridicule ? Est-ce que vous voulez attendre pour me voir, que je sois sur mon lit de mort ? Car telle est votre inconséquence et votre folie. Vous croyez sans doute que je suis amoureuse de vous. Mais là, mon bon ami, permettez-moi d'éclater de rire. **Je n'ai jamais été amoureuse de qui que ce soit** (1). Je ne serais que le jour où vous me violeriez.

Ce que j'ai, c'est un emballement en général, sensuel bien entendu, mais qui existait avant de vous connaître. Comme vous êtes le seul malheureux que j'aie jamais approché, il est naturel que l'emballement se soit posé sur vous. Voilà ce qu'on risque avec les jeunes filles. Elles croient vous aimer. Il est cruel, dans ces conditions, de ne leur offrir que l'amitié. Mettez-vous à leur place.

Je voudrais aussi attirer votre attention sur ce point : on n'est pas seulement responsable de ses actes, mais aussi des sentiments que l'on inspire. En effet, si vous n'aviez pas existé, je me serais emballée d'un autre. Et là peut-être j'aurais trouvé le bonheur.

Maintenant, c'est fini à jamais.

Croire que je vais me déshonorer en envoyant mes lettres à un autre est une insulte et une sottise. Que vaudrait d'ailleurs un sentiment qui peut être donné aussi bien à X. ou à Y. ? Quelle fierté pourriez-vous tirer d'avoir été aimé de la sorte ? Et quelle fierté en tireraient vos successeurs ?

A vous, Rilet. Excusez ces perpétuelles confidences mais j'ai pensé qu'elles pouvaient vous servir de notes pour votre bouquin. C'est pris sur le vif. Si ça ne sert pas à mon bonheur, que du moins ça serve à l'art.

Je crois toujours que je vous apercevrai une après-midi à la Bibliothèque. Je suis comme le klebs (sic) fidèle. Jour après jour, mois après mois, année après année. Sublime et stupide, comme tout ce que je fais. Je n'y vais que pour vous, à cette Bibliothèque. Pour vous et pour les génies morts, mes autres amis. Ceux-là, je peux les fréquenter sans déshonneur.

Alice.

Note :

(1) Un double zéro dessiné dans la marge par Montherlant.

ooo

Un mot, Rilet, avant de constater à la Bibliothèque que vous n'y êtes pas.

Je voudrais vous lire mon roman. Voulez-vous ? Et quand ? Je serais tellement contente. Je n'ai personne à qui le lire. Et puis vous trouveriez dans mes expériences des tuyaux pour votre livre à vous. La moisson est assez riche pour que nous y puisions l'un et l'autre.

Mon livre, c'est le portrait de l'Hippogriffe, en quelque sorte, poésie et psychologie à la fois. J'y tiens énormément.

Au fond, ça m'a toujours agacé d'écrire sur un autre. Je l'ai fait pour être docteur (ma thèse). Et je l'ai fait pour vous faire plaisir (mes articles sur vous). En réalité, je n'y tenais pas. Par contre, j'ai une joie folle à m'exprimer moi-même.

Professeur ? Non. Critique littéraire ? Non. Mais écrivain, oui. Cela doit être ma véritable vocation. Dès que j'ai renoncé au mariage, c'est elle qui surgit.

Contemplez, mon doux Ami, ces mystères : si vous m'aviez épousée, j'aurais renoncé au talent. Par vos moyens naturels et délicieux, vous auriez éteint mon brasier intérieur. La pompe à incendie, en quelque sorte. Vous ne voulez pas et voilà que le feu se propage, se transforme en idées, en rythmes, en couleurs.

Des rapports du talent avec l'amour, c'est passionnant. C'est d'ailleurs exactement le sujet de mon bouquin. Il est devenu, à mesure que je l'écrivais, tout autre chose que je croyais.

Si vous venez chez moi, je vous raconterai cela, vous verrez que vous ne vous ennuierez pas.

J'espère que vous n'avez pas de rancune contre moi. Ce n'est pas joli la rancune. Vous savez bien que mon amitié est gratuite. De quoi suis-je coupable ? Je voulais que vous m'aimiez, je savais que c'était ma seule chance de bonheur. Ce n'est pas un crime d'avoir pensé cela. Je voulais vous sacrifier mon talent. Et vous avez préféré que je vous sacrifie mon bonheur : vous voyez bien que nous sommes quittes.

Alice

P.S. Donnez-moi de vos nouvelles sans quoi je serais inquiète et je m'oublierais jusqu'à sonner à votre porte. Ce n'est pas mon habitude mais enfin, quand on fait le mort ! Vous êtes mon ami. Je l'ai payée assez cher cette amitié, pour y tenir.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 janvier 36

Ne vous ai-je jamais parlé, Rilet, de cette soif de gloire qui est en moi ? C'est ma nature B, la nature A étant ma soif d'amour. Cela valait bien, n'est-ce pas, que je sacrifie la gloire.

Quand la soif d'amour est recroquevillée, c'est la soif de gloire qui apparaît, et vice-versa. C'est très curieux. Ainsi, j'ai désiré la gloire avant de vous connaître. Puis, pendant huit ans, je n'en ai plus parlé. Toutes mes forces d'intelligence étaient tendues vers cet idéal : vous faire cuire un jour de la soupe aux pois avec des petites saucisses dedans.

Une femme n'hésite pas une seconde entre ces deux idéaux, eût-elle de la valeur et du talent. C'était le moment où je détournais la tête quand vous me parliez de mon avenir.

Je ne la détourne plus : je veux le succès pour un talent. Comme c'est étrange ! Insociable à un degré extrême, je voudrais qu'on m'admire, je voudrais que tout le monde sache mon nom. Je ne peux pas souffrir le monde et je voudrais des clameurs autour de moi : comment expliquez-vous cela ?

(Il est possible aussi que je sente obscurément, qu'étant donné mon charmant caractère, je n'ai vraiment qu'un seul moyen de sortir de ma forteresse : c'est d'être célèbre. J'ai besoin de gloire comme d'autres ont besoin d'argent. Jamais, je ne chercherai le monde. Il faut donc que le monde me cherche. Or il ne me cherchera que s'il est attiré par quelque chose. Ma beauté étant inexistante, reste le talent. C.Q.F.D)

J'ai vu la semaine dernière au Marivaux quelque chose d'exquis. C'était un dessin en couleurs et ça s'appelait « les Bébés d'Eau ». Il semble (quand les grands films sont souvent si nuls) que toute la poésie du monde se réfugie dans ces frêles petites œuvres. Des bébés nus soufflaient dans des trompettes de fleurs, se balançaient dans des hamacs en toiles d'araignée. Une coccinelle (j'adore les coccinelles !) sonnait la volée sur les cloches des campanules. Je goûtais, à un très haut degré, la joie toute pure qu'il y a à découvrir ce cristal : un véritable artiste.

Une chose, Rilet, que j'aurais voulu voir aussi, c'est la Guerre de Troie, de Giraudoux. Impossible d'y amener mes parents qui trouvent ça trop compliqué. Si vous étiez un bon ami, vous achèteriez 2 billets et vous m'inviteriez. J'ai lu le texte dans La Revue de Paris. C'est tout à fait bien.

Bonsoir, Sirène des nuits. Savez-vous depuis combien de temps je ne vous ai plus vu ? 12 juillet 1935 - 20 janvier 1936 : 185 jours ! Et mon amour qui s'accroît par l'absence !

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 23 janvier 36

Cher Rilet, vous savez quel plaisir innocent je prends à vous voir. Vous m'avez dit cent fois que vous aviez du plaisir aussi : alors pourquoi ne nous voyons-nous pas ? Pourquoi cette volupté de la souffrance ? C'est bien ce qu'il y a de plus stupide au monde.

Ne vous ai-je pas donné, pendant 8 ans, tout ce que vous vouliez de moi ? N'ai-je pas retenu (ce qui est beaucoup plus difficile pour une femme) tout ce dont vous ne vouliez pas ? N'ai-je pas été héroïque tout en étant absolument et entièrement une jeune fille sensuelle et normale ? Je me demande ce que vous pouvez bien me reprocher. D'avoir rejeté votre dernière lettre comme une vipère ? Mais votre lettre me faisait du mal ! En acceptant que vous ne me donniez rien, je ne peux tout de même pas accepter que vous me fassiez du mal !

Je sens que je suis furieuse, allons-y !

Voici encore un reproche. Je mets l'une en face de l'autre ces deux attitudes : votre empressement à m'ouvrir quand j'apporte un article (le 22 déc.1933) et le refus de m'ouvrir quand je n'apporte que mon amitié (le 1^{er} nov.1935). Croyez-vous que ce soit beau ?

Ah ! cher Rilet, vous parlez toujours de grandeur ! Mais il y a de la grandeur à être généreux. Je rougis d'être forcée de vous le rappeler.

Alice.

P.S. Vous pardonnez à votre amie de vous dire exactement son opinion sur vous, n'est-ce pas ? Sans quoi, à quoi bon l'amitié. Je veux avoir le droit quand je vous trouve stupide, de vous le dire. Et quand je vous trouve peu admirable (ce qui est beaucoup plus grave) de vous le dire aussi. Ceci, d'ailleurs, est entièrement entre nous. Ces mêmes choses que je vous reproche en secret, j'arracherais les yeux à quiconque vous les reprocherait en public, devant moi. Amitiés.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 24 janvier 36

Rilet, je viens de lire dans les Nouvelles Littéraires un article sur vous. Il est bien et je vous écris pour que vous vous dépêchiez de le lire aussi.

C'est surtout la dernière phrase qui est bien.

Il y a donc des gens capables de nous comprendre ! Jusqu'à aujourd'hui je ne voyais dans ce monde que moi, vous et Khosroès. Il y a encore Edmond Jaloux. Vous lirez mes « Lettres à l'Inconnu » et vous verrez que cela ressemble beaucoup au « Service inutile ». Non que je vous aie copié, mais cela se trouve comme ça : vous êtes mon génie-frère.

Ces lettres, ce sont mes lettres à vous mais où j'aurais ajouté quelques souvenirs de voyage et supprimé tout ce qu'il y a de personnel. J'ai aussi supprimé mon amour pour vous. D'abord, cela ne regarde pas les gens et ensuite (je ne sais pas si vous l'avez remarqué) mais il n'y a rien d'aussi illisible que des lettres d'amour. J'ai essayé de lire celles de Bettina à Goethe : impossible d'aller jusqu'au bout. L'ennui me retient, l'envie de bâiller. Ecoutez-moi ça : « Toi aussi, poète, tu es comme la lune et tes impulsions forment des danses autour de toi ; mes pensées à moi, semblables aux fleurs des champs, sont en bas dans la vallée ; elles s'obscurcissent devant toi et mon inspiration tremble et toutes mes pensées s'endorment sous ton firmament ».

Quel jus ! Seigneur Dieu, quelle pisse de chat ! Et dire que ça continue pendant 50 pages. Comment un homme sensé peut-il lire cela sans haut-le-cœur ? Je suis amoureuse, que diable, mais quant à écrire de pareilles insanités !

Napoléon, quand il écrivait à Joséphine, avait un autre style : « Adieu, adorable Joséphine ; une de ces nuits, les portes s'ouvriront avec fracas : comme un jaloux me voilà dans tes bras. » Bravo ! bravo ! Voilà qui est bien. Ah les êtres ! je les déteste avec autant de délices que je les adore ! Que ce soit pour les pourfendre ou pour les enlacer, dans les deux cas, c'est pour moi de la joie, une tornade de joie !

A vous, Rilet. Viendrez-vous lundi à la Bibliothèque ? Je fondrais sur vous comme le condor.

Alice.

P.S. Ne m'écrivez pas. Je renverrais encore la lettre. Mais venez. Je vous attends jusqu'à la fin des temps. Demain, ou dans 8 jours, ou dans 8 ans.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 28 janvier 36

Rilet, qu'avez-vous donc ? Puisque je vous ai dit que je renonçais au mariage dans la même mesure où vous y renonciez vous-même ? Votre amitié m'est douce, vous le savez bien, et ce n'est pas une raison, parce que vous ne voulez pas me donner plus, de me donner encore moins. Vous avez une façon de soigner les gens !

Remarquez que je ne pousse pas les choses au tragique. J'ai mieux à faire que de couvrir ma souffrance. C'est dire que si on me cherchait, si on courait après moi, si on m'obsédait de supplications (dans ma caverne ! avec mon charmant caractère !), je prendrais certainement comme amant celui qui ferait ça. J'ai bien dit comme amant, pas comme époux. Vous êtes, chéri, et vous serez à jamais le seul pour qui j'ai eu un sentiment honnête. Je voulais vous épouser, c'est-à-dire vous sacrifier talent et avenir. Les autres, si par miracle ils se présentent, je ferais l'amour avec eux, mais je ne leur sacrifierais rien.

Comment peut-on allier tant de pureté, un idéalisme si évident, à tant de frénésie ? Je suis un mystère pour moi-même. Il est bien certain que je me jetterais « comme le condor » sur le premier qui tomberait amoureux de moi. Mes idées m'y poussent, et encore plus mes instincts. La virginité, à mes yeux, est une effroyable catastrophe et j'en souffre à crier.

Mais alors pourquoi, puisque je suis si sensuelle, cette sublime amitié avec vous ? J'ai pu penser que vous m'épouseriez ou au moins que vous feriez l'amour. Je ne le pense plus guère. Et l'amitié reste. Et l'amitié est indéfectible. A vivre comme je le fais isolée avec moi-même, toutes les bévues sont à craindre.

Vous ne m'écrivez plus un mot depuis cinq mois. Cela ne fait rien : l'amitié reste. Avec son sublime sourire, elle domine toutes les tempêtes, toutes les tornades intérieures.

Je vous enverrai mon manuscrit vers le 15 février. Je veux le taper moi-même. Il est assez court : 70 de ces grandes pages. Vous me direz ce que vous en pensez. Vous me donnerez des conseils, j'en ai tant besoin.

A vivre comme je le fais isolée avec moi-même, toutes les bévues sont à craindre.

Avez-vous lu le livre d'Andrée Viollis sur l'Indochine ? C'est beau la « civilisation » ! Pour « civiliser » les Ethiopiens, Mussolini bombarde leurs hôpitaux. Quant à nous, pour « civiliser » les Annamites, il paraît que nos policiers de là-bas s'amuse à fourrer des fourmis rouges dans le sexe des petites filles. Que dites-vous de ça ? Je pense que ces messieurs de la Revue des 2 Mondes doivent trouver ça très bien.

A vous, Alice. Ecrivez-moi.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 5 février 36

Rilet, ne partez pas pour l'Afrique, je vous enverrai sans doute mes paperasses à la fin de la semaine prochaine et vous pourrez y trouver des choses intéressantes pour vos bouquins à vous. Comme je n'ai que cette unique copie dactylographiée, je vous supplierai seulement de me la rendre le plus vite possible.

Je pense que je m'adresserai, pour l'impression, à mes Presses Universitaires. Elles m'ont assez volée pour ma thèse et je me dis qu'elles auront le tact de ne rien me demander, cette fois-ci.

Si vous croyez pouvoir m'aider, me conseiller, allez-y. Vous savez que je ne connais personne autre que vous et que je n'ai aucune expérience.

Rilet, je ne comprends pas votre bouderie. Où voulez-vous en venir ? Vous voulez que je vous oublie ? Mais vous savez bien qu'on ne m'oublie pas après 8 ans ! Et puis, je suis sérieuse. J'ai aimé un homme dans ma vie et je m'en tiens là, que l'amour réussisse ou qu'il ne réussisse pas.

Avez-vous lu « Eugénie Grandet » ? C'est tout à fait moi (un aspect de moi) : la jeune fille dans ce qu'elle a de sublime et de catastrophique.

La jeune fille quand elle est honnête et comme elle doit être se donne une fois (ce don ne serait-il qu'un don du cœur) ensuite c'est fini pour toujours. Votre grand péché est d'avoir ignoré cela, de m'avoir pris pour une intrigante ou pour une grue quand je n'en étais pas une. Une grue en effet se consolait après quinze jours, mais moi ! ni dans quinze jours, ni dans quinze mois, ni dans quinze ans. C'est la catastrophe dans toute son horreur. Et dire que vous vous croyez innocent !

Bonsoir Rilet, je suis embêtée. J'ai beau croire que mon bouquin aura du succès, ça ne me console pas.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 11 février 36

Rilet, vous aurez mes papiers dimanche. Je tiens à vous les montrer en premier. Rendez-moi le tout bien vite ; je n'ai que cette unique copie et je veux m'occuper de l'impression avant mon départ.

Je regrette, puisque je ne vous vois toujours pas, que vous restiez à geler à Paris. Pourquoi ne partez-vous pas pour Alger, vous auriez plus chaud.

Je suis effroyablement triste. Condamnée à rester vierge quand cet état m'est en horreur, quand j'en souffre de façon terrible. Un stupide sentiment de l'honneur me retient, l'idée qu'après avoir choisi une fois, il faut m'en tenir là.

Ce qui me stupéfie le plus dans cette affreuse histoire, c'est l'inconscience de ceux qui m'entourent. Evidemment, ils trouvent ça très bien. Mes parents trouvent ça très bien. Mon frère trouve ça très bien. Vous aussi, vous trouvez ça très bien. Avec un ensemble touchant, vous vous croyez tous plus purs que des lis. Mes parents ne pensent pas qu'ils auraient pu me marier quand j'avais vingt ans. Mon frère ne songe pas qu'il a des camarades et qu'au lieu de se borner à me faire raccommo-der ses chaussettes et ses fonds de culotte, il aurait pu m'inviter avec eux. Quant à vous, vous êtes persuadé après huit ans que vous ne me devez rien et que je suis folle.

Ces fameuses lettres que je vous ai renvoyées avec mépris n'étaient que la glorification de vous-même et de tout ce que vous n'aviez pas fait.

Bonjour, Rilet. C'est assommant, les gens qui se plaignent, la prochaine fois, je serai plus gaie.

Alice

P.S. Envoyez-moi 2 petites violettes comme je vous ai envoyé deux perce-neige. Vous absorbez tout et vous ne rendez rien, comme c'est bizarre. On dirait un animal du Zoo.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 14 février 36

Cher Rilet, je vous ai promis une lettre plus gaie : la voici. Je ne sais pas si je pourrai vous apporter mon manuscrit dimanche : la dernière partie ne me plaît plus. Je cherchais la synthèse entre le désir d'amour et le désir de puissance ; je ne l'ai pas trouvée. C'est difficile à concilier ces deux passions-là.

Peut-être cette synthèse est-elle dans l'héroïsme. Le Héros offre sa vie – amour. Mais il l'offre volontairement et dans la joie – puissance créatrice. Il faudrait exprimer cela de façon saisissante. En attendant, j'ai trouvé cette formule : « Le Héros est un artiste, mais qui mettrait la mort dans son jeu. »

Cette hantise du Héros ne me quittera jamais. Et c'est sans doute parce que j'ai voulu faire de l'amour une création volontaire et héroïque que cela a si mal réussi. L'amour n'est pas une création d'artiste.

Mais le moyen d'autre part de m'intéresser à quelque chose qui ne viendrait pas de moi, que je n'aurais pas façonné de mes paumes, animé de mon souffle ?

Rilet, je voudrais encore vous écrire des kilos, mais le temps me presse. J'ai à finir la lecture du « Voyage du Condottière » (1).

Ci-joint un article du « Canard » qui vous fera rire.

Vous savez que les « Etudes »(2) ont éreinté votre « Service Inutile » ? Il faudrait rompre avec ces gens. Ils ont raison de dire que vous n'êtes pas chrétien mais tort de croire que leur morale est supérieure à la vôtre.

Actuellement, en 1936, la plus haute vertu morale est en dehors du christianisme. Le christianisme ne représente plus qu'une honnête moyenne. Les sommets sont au-delà. Voilà évidemment ce que ces bons Pères qui vous (3) ont couvé ne comprendront jamais. On ne le leur reproche pas. On leur reproche seulement de vous injurier.

Vous avez lu la note de René Bazin dans la Revue des Deux Mondes ? Quelle platitude, Seigneur Dieu ! Et avec cela catholique et tout à fait dans le style des bons Pères.

A vous,

Alice

Notes :

(1) **Le Voyage du condottière** est un récit d'André Suarès, qu'il écrit à la suite de ses voyages en Italie entre 1893 et 1928. Plus qu'un guide, l'auteur y exprime vertement ses impressions de voyage, sur les lieux, les gens, les grands hommes, les artistes italiens. L'ouvrage est paru en 1932.

(2) Depuis 1856, **ETVDES** est une revue d'ouverture et de réflexion, soucieuse de l'actualité comme des évolutions à long terme. **Animée par des jésuites** et des laïcs, elle aide chacun à mieux comprendre la complexité de notre monde et à y trouver sa propre place. La variété est essentielle à **ETVDES**. L'homme s'exprime par sa vie sociale, ses entreprises politiques. Par les arts, les sciences, les techniques. Par ses émotions, sa sensibilité. Par ses démarches religieuses aussi. En abordant ce monde dans toutes ses dimensions et sa complexité, avec le souci de prendre du recul, de réfléchir, d'examiner et d'évaluer, **ETVDES** tente de poursuivre l'entreprise humaine d'expression et de réalisation de soi. Attentive aux médias, aux arts, à la littérature ou à la philosophie, aux questions de société ou aux problèmes d'éthique, **ETVDES** est à l'aise dans un monde sécularisé et publique où la foi chrétienne et toutes les religions trouvent leur place.

(3) **Montherlant ne fut jamais élève des Jésuites**. Il fut élève de l'école Sainte-Croix de Neuilly, tenue par des abbés - (le supérieur, à l'époque, était l'abbé Petit de Julleville, futur archevêque de Rouen et futur cardinal) - école religieuse d'orientation libérale et démocrate, comme externe libre. Ce fut une décision de la mère et de la grand-mère, car Joseph de Montherlant, père de l'écrivain et ancien élève des jésuites, aurait préféré voir son fils chez les jésuites. Le père exigera que son fils ait un confesseur jésuite. Ce sera le Révérend Père Guillaume Lamy de la Chapelle. Montherlant jugera sévèrement son confesseur. (Lire à ce sujet les articles du site www.montherlant.be)

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche soir 16 février 36

Rilet, je viens d'apprendre que vous êtes à Alger (1). Ainsi, vous n'avez pas subi tous ces froids : je suis contente. Quant à vous oublier, vous savez bien que ce n'est pas possible. Je vous attendrais quinze ans..... jusqu'à ma mort.

Dites-moi quand vous reviendrez. Ecrivez-moi surtout. Maintenant que vous êtes loin, c'est moins dangereux.

Ci-joint mon livre. J'en ai un besoin pressant et vous prie de me le renvoyer sitôt après lecture.

A vous,

Alice.

P.S. Je me rappelle ce mot de vous « L'idéal de l'amour est d'aimer sans qu'on vous le rende ». Mais pour qui est-il ce mot ? Pour vous ? Ou pour moi ?

Note :

(1) Montherlant n'est pas parti à Alger mais est resté à Paris.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlantdimanche 1^{er} mars

Rilet, il y a quelque chose, hier, qui m'a fait de la peine. C'est que vous ne paraissiez pas convaincu de mon amitié. Pourquoi ? Parce que je ne vous ai pas dit tout de suite bonjour en vous apercevant ?

Mais je n'étais pas sûre que c'était vous. Je suis très myope et puis vous deviez être à Alger. Je vous ai pris pour votre sosie. Ce n'est qu'en vous voyant marcher que j'étais sûre que c'était vous. ? Alors, j'ai bondi immédiatement dehors pour cerner l'entrée du toril. Vous voyez bien que je tenais à vous.

Rilet, vous m'avez dit que je me trompais dans mes reproches envers vous. C'est bien possible. J'ai cru qu'un homme pouvait se marier, simplement par amitié. Il faut croire que non. Les hommes ne se marient pas par amitié. Ils le font par intérêt, ou bien par désir. Cela doit être ça. L'amitié n'est pas un sentiment assez fort pour qu'un homme fasse, pour cela seulement, ce qu'il considère, par définition, comme une bêtise. Tout cela est infiniment malheureux pour moi. Un homme qui aurait pour moi du désir, je le prendrais pour amant, je ne l'épouserais pas. Ce serait idiot. Je n'épouserais que celui qui a pour moi de l'amitié pure. Et je vois bien, en effet, que c'est impossible.

C'est tout de même curieux que je ne cherche que les impossibilités ! L'amour et le mariage tel qu'on l'entend d'habitude, je n'en veux évidemment pas, je « crache » dessus. Ce n'est pas étonnant alors que je n'aie rien. Et je souffre de n'avoir rien et je méprise ce qu'ont les autres. Charmant caractère en vérité !

Enfin, travaillons. Il y a une consolation à mes malheurs. C'est que plus mes amours vont mal, plus mon talent s'épanouit. On dirait des vases communicants. Quand le liquide baisse dans le vase A, il monte dans le vase B, et vice-versa. C'est très curieux. Il y a des jours où je ne suis qu'un bouquet d'images. Le don poétique est ordinairement crevé à 35 ans. Chez moi, il brille et flambe dans tout son éclat. Et en plus de cela, le goût, que je n'avais pas à 20 ans.

Je suis plongée dans les livres et notes de guerre. Je voudrais en tirer deux bouquins : « Les Héros de la guerre » et la « Fraternité franco-allemande pendant la guerre ». Il me semble que j'ai des choses à dire en morale. Un idéal de vertu se dessine dans ma tête, qui n'est pas précisément l'idéal chrétien. Mais il m'enflamme si fort que si je pouvais seulement en incarner une parcelle dans un bouquin, cela ferait quelque chose de beau. Bonjour Rilet, je ne peux pas venir lundi à la Bibliothèque, mais les autres jours, si.

Alice.

P.S. Si vous m'écrivez, j'ouvrirai la lettre. Mais j'aimerais mieux que vous veniez. Vos lettres après toutes les stupidités que vous m'avez écrites, m'inspirent la terreur.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Paris 1^{er} mars 36

Chère Mademoiselle,

Votre manuscrit est plein de talent. La plupart des notations, prises en elles-mêmes, sont frappantes et bonnes. Ce que vous dites sur les bêtes (notamment sur les vaches) est très bon. Vos souvenirs sur le Maroc m'ont semblé chose plus banale.

Mais ce n'est qu'une enfilade de notations et de descriptions – la plupart du temps intéressantes, je le répète. Il n'y a pas d'intrigue, même intérieure, ou elle n'est qu'un prétexte à disposer ce que vous avez retiré de vos carnets – Et, après votre préface ambitieuse, on attendait un roman : on ne trouve qu'un livre d'essais.

« Livre » ? s'il y en avait 300 pages, on dirait : « Bon, c'est un livre d'essais, que l'auteur a disposés selon le fil d'une lâche et inexistante intrigue. » Mais il y en a 50 pages. C'est fini, au moment où on se disait : « quand cela va-t-il commencer ? »

Pratiquement, où avez-vous lu des livres de 50 pages ? Et comment prétendez-vous conquérir un éditeur, et un lecteur, avec ce qui n'est fait par personne, (je veux dire, dans une forme matérielle qui n'a pas sa place en librairie) ?

Votre livre est voué à l'obscurité la plus profonde.

Si vous aviez un pouvoir créateur vous pouviez sûrement faire un roman de vos relations (si on peut dire) avec moi. Mais vous semblez n'en avoir aucun. Vous avez un sens moral juste, un pouvoir de description et d'expression certain, vous avez des trouvailles, vous êtes écrivain, on lit presque sans cesse vos pages avec intérêt.

Mais vous paraissez n'avoir ni force de construction, ni souffle, ni imagination romanesque.

Et en fin de compte, ces cinquante pages me paraissent peu de choses, eu égard au moins à ce que j'attendais.

La sagesse serait, ou d'attendre d'avoir assez d'expression pour faire de cette oeuverette une œuvre véritable (de 4 ou 5 fois son étendue actuelle), en lui gardant sa forme d'essais vaguement romancés. Ou d'essayer hardiment de faire une autre œuvre (où la plupart des pages de celle-ci pourraient d'ailleurs trouver leur place), œuvre qui serait le roman d'une jeune fille qui vit dans un autre monde que la réalité, et, parce qu'elle n'a jamais rencontré d'hommes, prend pour des manifestations d'amour les traits les plus insignifiants du premier homme avec qui elle est en relations, croit qu'il songe à l'épouser, quand cette seule idée est pour lui du domaine du burlesque, et lui reproche enfin de lui avoir fait perdre sa jeunesse, quand, pas

une fois en huit ans, il ne l'a traitée autrement qu'en homme, alors que cet homme est un « homme à femmes » !

Il y aurait là un roman très intéressant à faire, et qui serait facilement accessible à beaucoup de femmes, qui s'y retrouveraient, car le « cas » de la jeune fille en question est un cas classique. (Celui des isolées).

Croyez, chère Mademoiselle, à mon meilleur souvenir.

M/

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 3 mars 36

Rilet, je vous remercie pour votre lettre qui m'a fait plaisir. C'est fou comme vous pouvez être intelligent quand vous n'engagez pas la discussion sur le célibat indispensable ! Vraiment, je ne vous reconnais plus ! Vos appréciations me paraissent fort justes.

Maintenant, je n'ai pas la moindre envie de délayer mon oeuverette. Elle a 50 pages (qui en font bien 100 des Editions Grasset) et elle les gardera. Remarquez que j'ai écrit 450 pages de thèse sur Chateaubriand et que jamais personne n'en a parlé. Les 50 pages de mes « Lettres à l'Inconnu » auront au moins cet avantage qu'elles me coûteront moins cher d'impression.

Et puis imaginez 450 pages sur ce sujet !

Ce serait à en devenir fou. Ou bien alors, il faudrait écrire un vrai roman, comme vous me le conseillez. Mais je n'ai aucune imagination romanesque (c'est très juste, ce que vous m'avez dit là !) Même ce roman sur une jeune fille isolée, je ne pourrais pas l'écrire. Si jamais quelqu'un écrit ce que j'ai vécu moi-même, ce sera vous, mon bien cher ami, pas moi. Je vous le conseille d'ailleurs. A mon tour, je fais le « cobaye » et vous écrivez.

Si jamais, j'écris d'autres livres – et je le crois – ce sera sur un thème historique (la guerre par exemple) et pour illustrer une théorie morale à moi et qui, elle, est originale. Ma patrie, c'est le genre « Service inutile » ou « Explicit mysterium », ce n'est pas du tout le genre « Songe » ou « Célibataires ». J'ai trop de talent pour pondre des thèses universitaires ; mais je n'en ai pas assez pour écrire de véritables romans.

Enfin j'écris ce soir (il est minuit ½ !) à mes Presses Universitaires et je vais leur proposer d'imprimer gratis ces 50 pages : on verra bien ce qu'elles diront.

Il y aurait un moyen de faire vendre ma plaquette ; ce serait de la mettre en librairie avec une grosse bande écarlate : « LES LETTRES D'ALICE POIRIER à HENRY de MONTHERLANT ».

Alors, je vous jure que ça se vendrait. Même, on se jetterait dessus. Malheureusement, je n'ai pas le droit de faire cela sans votre permission. Mon amitié me le défend et la confiance que je mets en vous.

Affectueusement,

Alice.

P.S. Avez-vous lu Keyserling « L'art de la Vie » (1) ? Epatant. Voilà un homme intelligent : je suis flattée que ce soit un compatriote. Je vous donnerai ce bouquin.



-253-

(1) **Le comte Hermann von Keyserling** est un philosophe allemand né le 20 juillet 1880 à Könno, alors en Livonie, administrée par la Russie impériale, et mort le 26 avril 1946 à Innsbruck.

Il est le petit-fils du célèbre botaniste Alexander von Keyserling et fils de Leo von Keyserling (1849-1895). Il passe sa prime enfance à Könno, puis au château familial de Rayküll, où il est éduqué à demeure par des précepteurs. Après que son père meurt en 1895, sa mère Johanna (1856-1925) (née Pilar von Pilchau) se remarie avec l'un des précepteurs en 1900. Il étudie la géologie à partir de 1897-98 à Genève, puis l'année suivante à Dorpat (alors université allemande de l'Empire russe, dont il était sujet). Il est blessé en 1899 lors d'un duel. Il poursuit ensuite ses études à Heidelberg et à Vienne. C'est ici qu'il fait la connaissance de Houston Stewart Chamberlain. Keyserling habite de 1903 à 1906 à Paris (où il est habitué du salon de la comtesse de Fitz-James) puis de 1906 à 1908 à Berlin. Il retourne ensuite au château familial de Rayküll. La fortune familiale lui permet d'entamer une carrière de philosophe et d'écrivain. Keyserling fait un tour du monde en 1911-1912. Cela lui permet d'écrire son *Journal de voyage d'un philosophe autour du monde* qui paraît après la guerre et le fait connaître. Cinquante mille exemplaires sont vendus de 1918 au début des années 1930. L'expropriation des biens familiaux en octobre 1919 par la loi de nationalisation des terres de la noblesse terrienne votée par le nouveau régime estonien le ruine totalement. Il émigre donc définitivement en Allemagne et épouse la même année la comtesse Marie Goedlinda von Bismarck-Schönhausen (1896-1981), petite-fille du chancelier Bismarck qui lui donne deux fils, Manfred (1920-2008) et Arnold (1922-2005). Il est invité par l'ancien grand-duc de Hesse détrôné, Ernest-Louis de Hesse-Darmstadt, à s'installer à Darmstadt et il fonde avec son soutien l'école de sagesse. Thomas Mann compte aussi parmi ceux qui soutiennent cette fondation. Keyserling devient ainsi l'une des personnalités marquantes de la vie intellectuelle sous le régime de la république de Weimar, en tant qu'écrivain renommé, philosophe et directeur de l'école. Jung, Scheler, Frobenius, Dahlke, Tagore, Frank Thieß et Hans Driesch y viennent donner des séminaires. Il s'efforce d'ouvrir sa philosophie aux sagesse orientales et de favoriser les échanges intellectuels avec la France. Ses œuvres majeures sont rapidement traduites en français, en anglais et en espagnol. Le changement intellectuel des années 1930 le range parmi les tenants de l'irrationalisme et le nouveau régime national-socialiste considère d'un mauvais œil les travaux de cet aristocrate. Lui-même refuse d'adhérer aux thèses nationales socialistes, qu'il considère comme l'expression de masses manipulées par un parti d'essence révolutionnaire et nationaliste. Il n'a plus le droit de publier ni de se rendre à l'étranger. Cependant sa réputation ne fait que croître dans d'autres pays. Keyserling rouvre son école après la guerre, cette fois-ci à Innsbruck, mais il meurt peu après, en avril 1946. Son fils cadet Arnold von Keyserling devient lui aussi philosophe, spécialiste des religions.

Sur l'Art de la vie, fut publié à Paris, chez Stock, en 1936.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi soir 7 mars 36

Mon cher et charmant,

Vous parliez d'une absence de 8 jours. Les huit jours sont révolus. Vous verrai-je avant mon départ ? Que je jouisse au moins de mon amitié puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir autre chose.

J'ai un sujet de roman pour vous et qui pourrait être très bien. Vous racontez la vie du premier gagnant de la Loterie avant sa fortune et après.

Avant, sa médiocrité d'âme le rend presque sympathique. Il n'a aucune valeur intellectuelle ni morale mais comme il n'a pas d'argent non plus, sa pauvreté le retient, qu'il le veuille ou non, dans les limites honnêtes. Après, tout change.

Le voilà avec la même médiocrité d'âme, mais avec 5 millions. Que fait-il ? Vous voyez ça dans les journaux. Il commence par divorcer pour épouser une star. Ensuite, il écrase un passant avec son Hispano. Etc... Tout ce qui était supportable chez lui, devient maintenant odieux. Ce qui était anodin devient vice et péché. On dirait que la fortune agit sur cette âme comme un verre grossissant. Vous développez tout ça, vous voyez comme ça pourrait devenir intéressant. Quel dommage que je n'aie aucun pouvoir créateur !

Le sujet eût été parfait pour moi, évidemment. Mon impuissance me force à vous le céder.

Pour ma « fraternité franco-allemande pendant la guerre » il faudrait qu'on me raconte des histoires, beaucoup d'histoires. Je voudrais écrire une douzaine de nouvelles pour illustrer le sujet. Et ce n'est certainement pas dans ma tête que je les trouverai, ces nouvelles. Comment faire ? Je les cherche dans les récits oraux d'anciens combattants ou bien dans des bouquins obscurs.

Comment faire, Rilet, pour que des anciens combattants qui ont vu des exemples de fraternité me les racontent ? Je ne connais que vous et papa comme anciens combattants. Mon frère avait 10 ans quand la guerre a éclaté.

Ma solitude ne m'empêche pas seulement de me marier. Elle m'empêche aussi d'écrire. La catastrophe, c'est que je mourrais plutôt que de ne pas être solitaire.

A vous, Alice

P.S. Vous me dites que vous m'avez traitée en homme pendant 8 ans. Mais vous n'avez pas l'air de vous douter que c'est justement ça le mal : je ne suis pas un homme.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 12 mars 36

Merveilleux geste de Hitler, Rilet ! Vous n'avez pas l'impression que l'atmosphère est clarifiée ? On respire plus librement.

Enfin, revenons à nos petites affaires. Je joins à ma lettre la réponse des Presses Universitaires. Je leur avais demandé simplement un rendez-vous en spécifiant que j'apporterai mon manuscrit. Vous voyez de quelle façon je suis renvoyée. Pourtant ces Presses me doivent quelque chose ! Qu'est-ce que cela pourrait être avec un éditeur qui ne me doit rien ! Quant à payer moi-même l'impression, quelle utilité si je suis sûre à l'avance que le bouquin sombrera dans la nuit totale ? C'est vous qui me l'avez dit et vous devez le savoir.

Je me fous de l'argent mais je voudrais le succès. Comment avoir le succès ? J'ai cru naïvement que le talent suffirait (comme j'ai cru aussi hélas que pour me marier un sentiment exquis avec un homme suffirait).

Rilet, j'hésite entre deux choses et je vous demande votre conseil :

Ou bien publier le bouquin tel quel mais en laissant entendre que ce sont les lettres à vous. Cela suffirait je crois pour attirer le lecteur (et l'éditeur). Remarquez que j'ai écrit le bouquin dans cette intention : je voulais qu'il nous servît à tous les deux.

Ou bien alors transformer comme vous me le disiez mon Essai de 50 pages en Essai de 300 pages. Mais à la vitesse où j'écris, c'est quatre ans de travail en perspective. Quatre ans encore pendant lesquels je ne serai pas heureuse. Quatre ans pendant lesquels je continuerai à mourir de soif sans rien avoir.

Ne croyez-vous pas aussi que ces Lettres pourraient être données à une Revue ? Si personne ne connaît mon nom, comment puis-je espérer qu'on me lira un jour ?

Pour tout cela, je vous demande, Rilet, votre conseil. A vous, Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 22 mars 36

Rilet, je suis fâchée avec la Bibliothèque Nationale, figurez-vous ! après onze ans !

Le malheur a voulu qu'un des employés m'a vue quand j'annotais – au crayon – un bouquin du Père Sertillanges (1) : « L'art et la morale » et qui m'avait indignée. Brusquement, la bibliothèque fut sens dessus-dessous. On me traîna devant le Conservateur qui fronça les sourcils et qui me demanda ma carte. Il paraît que je peux revenir mardi ou mercredi pour entendre le verdict du « conseil de discipline ». Quelle histoire, grand Dieu, je n'ai tout de même pas violé le pacte de Locarno !

Tout cela est de la faute du Père Sertillanges : s'il n'écrivait pas de façon si plate, je n'annoterais pas ses bouquins. Voilà qui ne me réconcilie guère avec la religion, ni surtout avec le catholicisme que j'abomine plus que jamais.

Nous partons le 4 pour Menton où nous resterons un mois. J'aimerais bien Rilet vous voir avant. Nous pourrions jouir au Bois (puisque la Bibliothèque m'est fermée) des délices printaniers.

J'ai noté quelques problèmes que je voudrais résoudre avec vous. Et puis, je vous parlerai aussi de mon œuvre qui comprendra quatre parties :

Les Lettres à l'Inconnu, où je remplacerai la Préface par un Epilogue.

La Fraternité franco-allemande pendant la guerre, sous forme de nouvelles.

Les Héros de la guerre, sous forme de nouvelles également. Un héroïsme anarchiste, comme de bien entendu.

Enfin, Essai d'une Morale basée sur le néant, la partie essentielle. Pour cela, j'ai besoin de lire les Œuvres complètes du Père Sertillanges qui agissent sur moi comme « repoussoir ». Il est assez curieux de se documenter en lisant des choses exactement à l'opposé de ce qu'on aime : c'est une méthode nouvelle que j'inaugure.

Je joins la réponse de mon éditeur à la lettre où je lui proposais un crédit de publicité de 500 francs. Ne croyez-vous pas qu'il me vole en me demandant 500 frcs pour imprimer un catalogue ? Sans cela, son idée me paraît bonne.

Bonjour, Rilet. J'ai admirablement compris (et même approuvé) vos reproches de mardi dernier. Seulement, ils ne valent qu'au cas où je ne vous aimerais pas. Vous oubliez une petite chose essentielle : que je vous aime. Et si je vous aime, comment pouvez-vous ne pas voir que vous n'êtes pas absolument innocent d'un état de choses catastrophique ?

A vous,

Alice.

Note :

(1) **Antonin-Dalmace Sertillanges**, en religion Antonin-Gilbert Sertillanges, né le 16 novembre 1863 à Clermont-Ferrand (France) et mort le 26 juillet 1948 à Sallanches (France), est un prêtre dominicain français, philosophe moraliste de renom. Il est principalement **connu pour ses études sur Thomas d'Aquin et le thomisme**.



Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi midi, 24/3/36

Mon cher et charmant, il fait si beau ! Vous ne voudriez pas venir demain mercredi ou après-demain jeudi avenue du Roule vers 3 heures ? Je vous chercherais en auto avec papa et Khosroès et nous irions dans les bois. Nous parlerions de philosophie et je vous donnerais des gâteaux : voulez-vous ? Si oui, téléphonez-moi demain ou après-demain matin. Sinon, ne dites rien, ce n'est pas la première fois hélas que vous pourriez me faire plaisir et que vous ne le faites pas.

Amicalement,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 28 mars 36

Rilet, nous partons samedi prochain, à la première heure, et vendredi déjà, je ne pourrai plus sortir – il faut faire les malles. Vous verrais-je avant ?

Je vous serais reconnaissante, Rilet, du plus léger don que vous me feriez. Vous êtes mon seul ami, vous le savez bien. Si je n'ai rien de vous, je n'ai rien de personne.

Voulez-vous des oranges ? Je n'ose pas vous en porter avant que vous me disiez « oui ». Je me rappelle que vous m'avez renvoyé, en septembre dernier, une petite boîte de cotons pour reprendre vos chaussettes et qui avait une valeur de 5 sous ; vous appeliez ça un « cadeau ». Que serait-ce pour les oranges ! Elles valent au moins dix sous !

Je vous embrasse amicalement,

Alice.

P.S. Connâtriez-vous des exemples de fraternité franco-allemande pendant la guerre ? Si oui, dites-les- moi, il faut que je continue mon bouquin.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi soir 2 avril 36

Rilet, je m'en vais et je vous dis au revoir. Je voulais vous voir avant : encore une déception ! Quand me ferez-vous enfin un plaisir ?

Mais de toutes façons, je resterai droite. Je suis de la graine dont on fait les Hitler, moi, et aucune déception ne peut me faire lâcher mon idéal. Il est évident que je n'aurai jamais le bonheur. Mais vous êtes mon ami et vous le resterez jusqu'à ma mort.

Quel sera mon avenir ? La gloire ? Hélas, il y a plus de chances pour que je meure. Quant au bonheur, jamais. Il m'est fermé à tout jamais pour l'avoir voulu trop haut.

Mon conseil pour les élections, Rilet. En aucun cas, ne votez pour les députés sortants. Ces chameaux ont fait trop de mal. Que pas un seul ne soit réélu.

A vous, votre amie,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi soir 3 avril 36

Rilet, je pense à vous en m'en allant. Toujours vous !

Creusons encore une fois ce problème entre nous, vous voulez bien ? Je suis tellement persuadée que vous avez des torts.

Ecoutez-moi, Rilet, suivez-moi bien.

Croyez-vous vraiment qu'une jeune fille naïve et qui n'a jamais vu un homme dans sa vie, si par extraordinaire cette jeune fille en rencontre un et si cet homme lui plaît, croyez-vous vraiment qu'elle ne l'aimera que d'amitié ?

Or, c'est exactement ce que vous supposez de moi : vous supposez l'impossible. Et sur cet impossible, vous basez votre innocence. Je reconnais que vous êtes innocent si je ne vous aime que d'amitié.

Mais si je vous aime d'amour ?

Alors tout change. Un homme ne se laisse pas idolâtrer 9 ans par une jeune fille sans rien donner. C'est un péché, comment ne le voyez-vous pas ? C'est contre toute généralité. Si j'étais homme, j'aimerais mieux mourir plutôt que d'agir ainsi. (1)

Votre conduite m'est impénétrable, Rilet, pourquoi cette chose horrible entre nous ? Je veux bien croire que vous ne m'aimez pas : mais vous, de votre côté, comment pouvez-vous ignorer que je vous ai aimé ? (par la force de circonstances. Indépendamment de toute séduction, mais je n'ai connu que vous. Je serais impuissante ou lesbienne si je n'aimais pas le seul homme que j'aie jamais connu.)

Je voudrais que vous m'expliquiez cela, Rilet, que vous vous justifiez. J'ai besoin de vous trouver admirable. Mon amour vit d'admiration. Je vous donnerai mon adresse à Menton et vous m'expliquerez (il vaudrait d'ailleurs mieux que vous m'expliquiez de vive voix. Enfin, je promets d'ouvrir vos lettres. Il ne faut pas avoir peur de la vérité.)

Autre chose, chéri. Si vous ne voulez à aucun prix m'épouser ou devenir mon amant (je serais la plus heureuse des femmes si vous deveniez mon amant. Et même si ça ne durait que 8 jours !) Si donc vous ne voulez pas, du moins agissez en ami : dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Ma situation est horrible et il y a des jours

où je voudrais me jeter sous un autobus. Comment échapper à cela ? La gloire (qui serait la seule solution étant donné mon caractère) est trop difficile et demande trop de temps. Sûrement, je serais morte avant.

Que faire, Rilet ? J'ai horreur du pathos, vous le savez bien, mais il y a un fait : c'est que je suis plongée vivante dans mon tombeau. Je voudrais que vous me disiez quoi faire.

Alice.

Note : (1) Un double zéro dessiné par Montherlant dans la marge.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

13 avril 35, Menton, Winter Palace

Rilet, il me vient un scrupule. Nous avons décrété – vous vous rappelez bien – que le héros n'avait pas de mérite à être un héros. Eh bien, aujourd'hui, cela me paraît faux : le héros a un mérite infini. (Vis-à-vis de lui-même, bien sûr, mais on n'a de devoirs – et par conséquent de mérite – que vis-à-vis de soi-même.)

Autre idée. Ce qui me frappe en Dieu, savez-vous ? C'est son inutilité. A vrai dire, Dieu est inutile. Inutile en morale. Inutile en métaphysique.

Je viens de réfléchir (avec stupeur) à l'incompatibilité de ces deux principes qu'on unit perpétuellement – immortalité de l'âme, existence de Dieu. Si mon esprit est éternel (ce qui me paraît vrai), pourquoi y aurait-il un autre Dieu que mon esprit ? Si mon esprit est éternel, l'hypothèse du dieu « extérieur à moi » et qui serait en même temps « au-dessus de moi » est ipso facto absurde.

Je suis toute remuée par cette constatation. Dieu inutile ! Le divin existe (sinon Dieu) mais c'est moi qui le fabrique. Il n'existe pas sans moi (sans vous non plus, Rilet.)

Une bonne définition pour l'homme : « Il ne fabrique pas seulement de la ..., il fabrique du divin. »

Nous sommes des cornues à divin. Abîme de joie !

J'ai complètement retourné ma philosophie, vous vous rendez compte. Autrefois, je croyais à Dieu mais aussi à mon âme mortelle. Aujourd'hui je crois à l'esprit immortel mais Dieu devient inutile. J'ai découvert cela devant la Méditerranée.

Ecrivez-moi Rilet, et si vous avez l'occasion, venez 2 ou 3 jours. Mon amitié est gratuite bien sûr, mais je serais si heureuse d'un petit don ! N'êtes-vous pas brûlé de me faire un petit don ?

Alice.

Pourquoi aviez-vous pleuré à la Bibliothèque l'autre jour ? Voici 2 mois que je retourne ça dans ma tête sans m'expliquer. Ecrivez-moi, il n'est pas possible que votre gloire ou vos relations vous fassent oublier votre amitié pour moi.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche soir, 15 avril 36

Rilet, un petit mot encore avant de me coucher. (Vous devez être couché depuis longtemps !)

Mon éditeur, figurez-vous, a découvert qu'il me devait 900 francs : il doit être devenu fou ! J'ai décidé que sur ces 900 frs, j'en consacrerai 500 à la publicité pour ma thèse : qu'est-ce que vous me conseillez à ce sujet ? J'avais songé à des placards dans les journaux aussi gros que ceux de Citroën. Et puis aussi à une douzaine d'hommes-sandwich que j'aurais payés pour qu'ils déambulent le long des boulevards. Songez que j'ai encore 258 exemplaires en magasin ! On en a vendu 1 exemplaire l'année dernière et 38 cette année. Le moment approche où il va falloir liquider le tout en cornets à frites : aussi vous me voyez prise d'un beau zèle.

Je me demande pourquoi toutes ces criaileries au sujet de l'Allemagne. Hitler a raison, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. J'aurais voulu voir les Français acceptant en 70 la « démolition » de Nancy, de Toul et de Verdun !

Je voudrais qu'on s'entende avec l'Allemagne. C'est la seule solution. Déchirer tous les « pactes » et s'entendre avec l'Allemagne. Ramper devant les Anglais et lécher le derrière aux bolcheviks – tout cela sans rien obtenir de ce que nous voulons – est autrement plus déshonorant que ne le serait une entente avec l'Allemagne.

Ci-joint un petit papier découpé dans « Je suis partout » : l'opinion de ce marchand de vins est la sagesse même. On devrait construire un parti sur cette idée-là.

Bonsoir, Rilet. Plus je réfléchis, plus je me dis que j'ai eu pour vous vraiment de *l'amour, et du plus noble. Deux raisons à cela :*

1°) Je ne cherche pas à vous remplacer. Je suis fourrée sagement dans mes bouquins, admettant que je ne me marierai pas puisque vous ne voulez pas.

2°) Penser à vous me fait pleurer. (Quand je suis seule, évidemment). Ne pouvant vous avoir, je rêve de gloire, d'héroïsme, de mort dans la grandeur, que sais-je ?

Mais tout cela, c'est encore vous. C'est encore pour me rapprocher de vous, pour ne faire qu'un avec vous.

Alice.

P.S. Vous n'avez pas remarqué que nous avons le même dessin de bouche (avec plus de beauté et de netteté chez vous) ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout de même votre bouche à vous est infiniment plus jolie (je vérifie sur le portrait au-dessus de ma table). A vous.



Dessin de Montherlant

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 19 avril 36

Cher Rilet, je vous souhaite une bonne fête (1) : 40 ans déjà ! Le jour de ses 40 ans, Chateaubriand s'enfermait chez lui dans la plus sombre humeur.

Je vous enverrais des fleurs si j'avais des nouvelles de vous mais je ne sais même pas si vous êtes à Paris. Pourquoi ce silence ? Ne suis-je pas la plus héroïque des amies ? Ai-je démerité auprès de vous en quoi que ce soit ? Parlez-moi de vos projets littéraires si vous ne voulez pas parler d'autre chose.

Je rêve de Dieu devant la mer.

Quelles conversations exaltantes nous aurions ensemble si vous étiez ici ! Deux jours près de vous devant la mer, voilà dix ans que je poursuis ce rêve !

Je suis stupéfaite : ce que je désire là n'est pourtant pas en dehors de l'amitié. Mon désir est purement amical et vous êtes mon ami.

Pourquoi alors faites-vous comme si vous ne l'étiez pas ?

Alice.

Note : (1) Montherlant est né le 20 avril 1895

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

22/4/36

Cher Rilet, pourquoi n'écrivez-vous pas à votre amie ? Pourquoi ne venez-vous pas, deux jours ? Il pleut tout le temps mais j'imagine que votre présence ensoleillerait la Côte.

L'hôtel ferme au début de la semaine prochaine, ce qui va nous forcer à rentrer. Je ne me suis pas trop ennuyée. J'ai lu tous les Guyau (1) de la bibliothèque municipale. Vous savez que ce pauvre jeune homme est mort à 33 ans et justement à Menton. Quand je pense à tout ce qu'il a pu écrire avant sa mort, à la célébrité qu'il a conquise ! Et moi qui n'ai encore rien donné !

A Paris, je vous montrerai les notes que m'ont inspirées ces lectures. A mesure que je lisais, tout un système germait dans ma tête – mais c'était le mien, pas celui de Guyau. Je vous raconterai tout cela et vous me direz votre avis.

Une idée me tient particulièrement à cœur : je crois que chez un être droit, le plaisir maximum coïncide toujours avec ce qu'on appelle « devoir » ou « conscience ». Autrement dit, il n'y a pas de lutte entre le plaisir et le « devoir ». Cet axiome vaut au moins pour moi. Je n'ai jamais senti cette lutte. Si je sacrifie des heures auprès d'une amie, dont je trouve la conversation idiote mais qui m'aime bien, c'est que j'ai décidément encore plus de plaisir à lui faire cette joie que j'aurais à lire Guyau : aucun « mérite » de ma part, sinon celui d'avoir été logique.

Je crois aussi que la morale n'est pas éternelle, qu'elle est destinée à disparaître. Elle disparaîtra à mesure que l'esprit deviendra plus conscient de lui-même. J'ai dit qu'il était difficile d'être honnête en étant intelligent. Mais supposez l'intelligence à un très haut degré : la moralité disparaîtra. Littéralement, on n'en aura plus besoin. La moralité aurait donc comme but unique d'aider l'esprit dans son développement. Comme la religion du reste. Ce sont les béquilles de l'esprit. Le jour où l'esprit sera assez fort, assez conscient de lui-même, elles disparaîtront, la religion d'abord.

Remarquez comme le boulot de Dieu a rapetissé avec les siècles. Il y a dix mille ans, il allait jusqu'à faire la pluie et le beau temps – on priait pour qu'il tombe de l'eau. Aujourd'hui, que faut-il, au juste ? Il me semble que Dieu devient terriblement inutile. Si les religions tiennent encore un petit peu, c'est par la frousse de la mort.

Mais le jour où l'on pourra ressusciter les morts ? (On l'a déjà fait). Le jour où l'on saura que la mort n'est rien ?

Bonjour Rilet, je voudrais vous avoir une fois. Je mettrais une éternité dans cette unique fois. Pourquoi pas ? Puisque cela me ferait tant de plaisir ! Ma cage ouverte, quel tonnerre de bonheur !

Alice.

Note (1) : **Jean-Marie Guyau**, né à Laval le 28 octobre 1854 et mort à Menton le 31 mars 1888, est un philosophe et poète libertaire français. Il a parfois été considéré comme le « Nietzsche français ». Passionné par la poésie et la philosophie, Guyau lit tous les grands textes, avec une préférence marquée pour Hugo, Corneille, Musset, Épictète, Platon, et Kant. Licencié ès-lettres à dix-sept ans, il traduit le *Manuel d'Épictète*. Il est conquis par le stoïcisme, qui inspire sa résistance souriante à la phtisie (tuberculose) qui devait l'emporter à l'âge de trente-trois ans. Il est vite séduit par les écrits de Herbert Spencer, notamment *Data of Ethics* (1879), dont il résume les lignes de force dans *La Morale anglaise contemporaine*. Enseignant au lycée Condorcet, il publie des ouvrages pédagogiques, puis, installé dans le Midi pour affronter les premières atteintes de sa maladie, de nombreux ouvrages philosophiques et des poésies. Son œuvre majeure, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, profondément novatrice, semble avoir beaucoup impressionné Nietzsche qui avait abondamment couvert les ouvrages de Guyau de notes marginales durant son séjour à Nice. Nietzsche commente et cite abondamment cette œuvre, ainsi que *L'Irréligion de l'avenir*, autre œuvre importante de Guyau, dans son *Ecce homo*. Toutefois, les œuvres majeures de Nietzsche ont été rédigées avant la parution de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* et on peut plutôt parler de communauté d'esprit sur certains aspects de leur pensée respective que d'inspiration. De la même manière, Henri Bergson, à lire Vladimir Jankélévitch, reprit en partie les intuitions de Guyau en ce qui concerne l'idée de *vie*. Pierre Kropotkine s'y réfère également dans *La Morale anarchiste*, allant même jusqu'à faire de Guyau le « jeune fondateur de l'éthique anarchiste », éthique qu'il définit comme « la science de la morale des sociétés ». Guyau a également inspiré le penseur japonais matérialiste et athée Nakae Chōmin.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Menton, 25/4/36

(Carte postale représentant la vue générale prise du cap Martin à Menton)

Cher Rilet, nous quittons Menton jeudi après-midi, l'hôtel ferme.

Je pense avec un peu de tristesse que vous auriez pu venir deux jours ici, que nous serions rentrés ensemble. N'êtes-vous pas mon ami ?

Pourquoi, Rilet, me refusez-vous tout, à moi qui suis honnête et pure et dont l'amitié est de l'or ? Et les femmes auxquelles vous avez donné quelque chose, qu'avaient-elles, donc, ces femmes pour me dépasser ainsi à vos yeux ?

Pourquoi leur avez-vous donné quelque chose, à elles, et à moi rien ?

(Mais rassurez-vous Rilet, mon amitié reste, même avec rien.)

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

27/4/36

Cher Rilet, je ne vous embête pas en vous écrivant ?

C'est que mes réflexions morales ont abouti à une impasse : je me demande comment concilier le jansénisme et l'épicurisme. Il y a une voix en moi qui dit ; « De deux chemins à suivre, choisis celui qui présente le plus de difficultés ».

Mais une autre voix, tout aussi pressante, me dit : « Le signe du bien, c'est le plaisir. Le saint lui-même doit être un saint par plaisir. »

Comment concilier cela ? A quoi le bien se reconnaît-il ? A ce qu'il est contraire à mon intérêt ? Mais alors, ce n'est pas le plaisir. Le plaisir, c'est mon intérêt.

C'est inextricable, vraiment. Et l'intelligence est impuissante. C'est pourquoi je voudrais faire une expérience. Une expérience, Rilet, où j'aurais besoin de votre concours.

Vous vous rappelez qu'en août 1933, le jour où vous m'avez reçue chez vous, parmi vos caisses, je vous proposais, comme je vous le propose depuis un dixième de siècle, de devenir mon amant. Alors – vous vous rappelez bien ? – vous me disiez : « Faire l'amour avec vous ? Cela me dirait, une ou deux fois. Mais je suis bien sûr qu'à la 3^{ème} fois, j'en aurais assez. »

Je vous propose donc ceci. Vous m'offrez de faire l'amour. C'est naturel, puisque je vous plais assez et que d'autre part, j'y tiens tant. C'est doublement naturel puisque vous avez eu la gentillesse de me dire que vous êtes un « homme à femmes », donc fait exprès pour cela. Un « homme à femmes » ne refuse pas quand on lui demande de faire l'amour, ce serait à pouffer de rire. Vous me proposez donc de faire l'amour et je cède. Bien. **Délice et ravissement, des deux côtés. (Je suis beaucoup plus jolie de corps que de figure)** (1). Ensuite, mis en goût, vous me proposez une deuxième fois. Mais là je refuse. Ma vertu fonctionne à la deuxième fois. Voilà l'originalité. C'est très amusant, vous voyez, mais en même temps très sérieux. C'est une expérience que je veux faire, une évaluation de ma force d'âme. Notez que j'ai la ferme intention de ne pas céder la 2^{ème} fois mais je voudrais voir si vraiment je puis y réussir. Si je puis y réussir, j'aurais gagné une merveilleuse bataille sur moi-même. J'aurais affirmé ma maîtrise de moi – **et en même temps j'aurais conservé votre goût pour moi. (La lassitude de l'homme doit être quelque chose d'effroyablement humiliant pour une femme.)** (2)

Le jeu vous amuse -t-il, Rilet ? Voulez-vous ? Inutile de dire que vous ne risquez rien – que du plaisir. Je puis disposer de moi-même. Mes parents qui n'ont jamais levé le petit doigt pour me marier s'interdisent à eux-mêmes le droit de me faire des histoires. Ils n'en feront pas.

A bientôt, Rilet, je serai à Paris dimanche, quand nous voyons-nous ? Il est bien entendu que vous restez mon ami, et même si vous ne me donnez rien. J'ai tant besoin d'être magnifique !

Alice.

Notes : (1) (2) : souligné en rouge par Montherlant.

En août 1933, à lire les lettres, il y eut, sans doute, une rencontre Alice Poirier-Henry de Montherlant à Paris, chez lui, mais Alice n'écrit pas qu'elle se proposa comme maîtresse lors de cette entrevue.

Il est clair cependant que la lettre d'Alice datée du 2 août 1933 la montre toute émue :

« *Cher grand ami, je ne veux pas que vous ayez d'ennui. Je n'en ai pas, je vous promets. Notre amitié est sortie si radieuse de ce **combat** hier que je n'arrive pas à me croire triste. Et puis n'ai-je pas ce que j'ai voulu ? Je voulais une place unique dans votre cœur.* »

Combat contre l'hippogriffe à qui Montherlant pensait ce jour-là tordre le cou ! Ou combat contre un élan soudain de Montherlant ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 7 mai 36

Mon charmant Rilet, triomphe du Front Populaire... je me réjouis. (Comme je suis hitléro-communiste, de toutes façons une de mes deux tendances devait se trouver satisfaite par les élections, quelle heureuse nature !)

Et puis même dans une société communiste, j'ai de l'emploi : je sais traire les vaches et ensemer un champ de betteraves. La perte probable de ma fortune ne me permet pas, jeune fille ou femme, d'avoir un époux, à quoi bon ?

Rilet, je viens de relire mes « Lettres à l'Inconnu », et sans plaisir. Il y a tant de pages inutiles ou enfantines ! Je suis enchantée de trouver ça mauvais : c'est signe que je progresse.

J'ai lu naturellement le petit bouquin de Mériel (1) sur vous. J'ai constaté qu'il avait copié votre Bibliographie des Célibataires et que, malheureusement, il avait copié les fautes d'orthographe.



Dessin de Montherlant

(Ainsi on ne dit pas « édit. de la Preusischer Jabrbücher » mais bien « des Preuszische etc...) Mais le bouquin n'est pas mal. Je reproche seulement à Mériel de faire la moue devant vos Bestiaires. Quoi qu'il en pense, c'est un excellent roman, et très bien construit. Et pourquoi aussi cette hantise de Céline ? C'est bizarre, quand il s'agit de vous.)

En ce qui me concerne, j'ai trois bouquins en préparation (un époux vaudrait mieux, hélas !) : Mes « Lettres à l'Inconnu », ma « Fraternité franco-allemande pendant la guerre ». Et puis mon bouquin sur vous, que je n'oublie pas.

Bonjour, Rilet. A quand ? Je vous cherche à la Bibliothèque sans vous trouver, hélas !

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

10 mai 1936

Rilet, j'ai de la peine. C'était mon anniversaire vendredi : un jour noir.

J'ai été sage. Pendant dix ans, j'ai essayé de vous conquérir, par mon honnêteté. Cela ne suffit donc pas d'être sage, pour avoir l'homme que l'on aime ? **Et quand cet homme vous aime aussi, pourquoi ne fait-il rien pour vous ?** (1)

Comment pouvez-vous m'aimer et ne me donner rien ? Vous ne voulez même pas être mon amant, même pas une fois ! Vous ne voulez même pas me donner ce que vous avez donné à la dernière des filles ! Mais j'en ai besoin, bon Dieu ! aussi besoin qu'on a besoin de pain. Et si vous me le demandiez, je serais à vous ce soir. Et ça depuis dix ans !

En même temps, ces hauteurs : je ne peux pas m'offrir à un autre, après m'être offerte à vous – ce serait contre l'honneur. Non, cela, je ne le ferai jamais. Plutôt la mort. Et me voici condamnée à rôtir dans ces flammes.

Mes livres... oui, c'est tout ce qui me reste. Faire une œuvre belle de tout ce mal. Travailler jusqu'à ce que je fasse sortir de moi cette montagne. Mais je suis fatiguée, Rilet, fatiguée à en mourir. Oui, je voudrais mourir. Avec mes lèvres sur la petite fourrure de Khosroès. Au fond, je n'ai que ce chat. **Quand je le dévore de baisers, il me regarde avec surprise, il a l'air de comprendre.** (2)

Je voudrais, Rilet, que vous m'aidiez dans mon travail. Si vous le voulez bien, renvoyez-moi ces « Lettres à l'Inconnu » en barrant impitoyablement tout ce qui n'est pas excellent (en mars, j'ai apporté un exemplaire à Paulhan, pour qu'il me dise, lui aussi, son opinion.)

Aidez-moi, aidez-moi. Dites-moi comment faire pour mettre en valeur mon intelligence, mon don de poésie. Je sens qu'il y a quelque chose dans ces Lettres mais je sens aussi que ce n'est pas ça. Dites-moi, mon ami, ce que ça devrait être. Et puis, venez demain une minute à la Bibliothèque si vous pouvez. Vous savez que je suis vaillante, que vous me verrez toujours avec le sourire. (C'est quand je suis loin de vous que je pleure).

Vous savez que jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière minute (sic), je me ferai estimer et admirer de vous – puisqu'il n'est pas possible de me faire aimer.

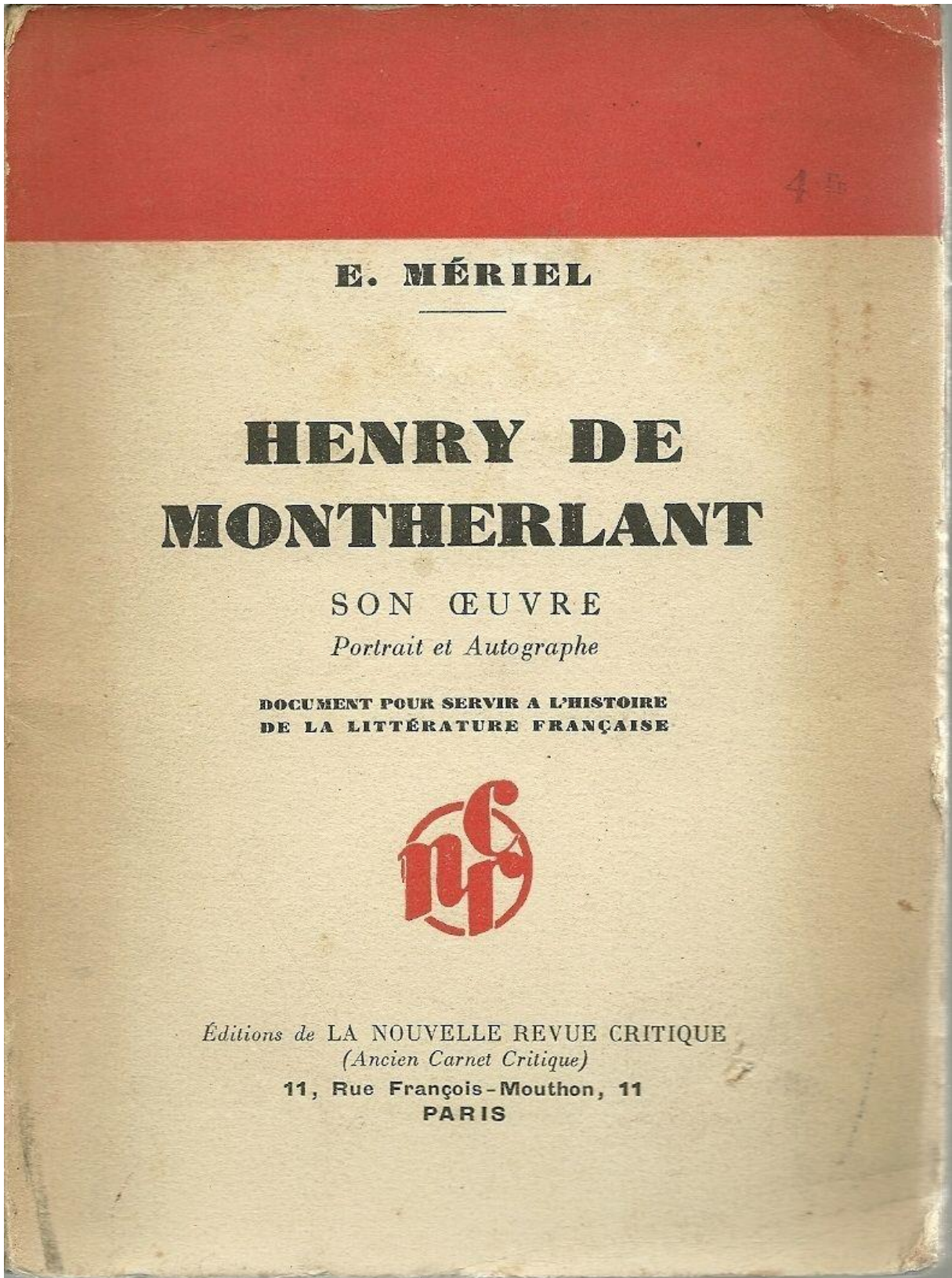
Alice

Notes:

(1) Montherlant a inscrit un TRIPLE zéro pour cette phrase.

(2) Un double zéro de Montherlant pour cette phrase.

ooo



Henry, écoutez-moi : il faut tenir l'amitié. Et même si vous courez des risques. C'est la première des noblesses.

C'est que, devant votre silence, un doute m'est venu : « Il sait qu'il court des risques (de mariage). Alors, plutôt que de les courir, il aime mieux renoncer à mon amitié. » Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, ce n'est pas possible ? Mais j'ai trop de foi en vous pour admettre que ce soit possible.

Alors pourquoi ce silence ? Parce que je vous ai dit que vous aviez des torts ? Mais vous en avez, mon pauvre petit (1), et il n'est pas dans nos conventions que je doive vous mentir pour conserver votre amitié. Vous avez été envers moi d'une réserve parfaite. Vous ne m'avez pas allumée. Mais voilà, vous deviez savoir qu'une jeune fille profonde et solitaire s'allume évidemment d'elle-même, que l'amitié suffit. Vous avez péché par ignorance. Et cette ignorance (chez vous) n'a fait perdre ma jeunesse et les possibilités de bonheur que j'avais, c'est l'évidence même.

Si maintenant, j'examine l'histoire de mon point de vue, il y a cette chose évidente : c'est que mon amitié est gratuite. C'est que je suis parfaitement noble et droite et que je vous conserve mon amitié si vous ne donnez rien. Le mariage, le couchage ne sont pas nécessaires. Il est d'une clarté de source, il est absolument évident que je vous donne mon affection sans mariage et sans couchage.

Demandez-moi n'importe quel service : je vous le rendrai.

Demandez-moi les mille francs de mes droits d'auteur pour cette année : ils sont à vous (2). Demandez-moi mon affection (sans mariage et sans « amour ») : elle est à vous. Je ne vous demande rien et je vous donne tout : vous voyez comme c'est simple !

Je pleure en songeant que vous m'avez peut-être crue intéressée. Intéressée, moi, ô ce crime ! On n'est pas « intéressée » pendant dix ans.

Remarquez que cet héroïsme – qui est ma gloire – est en même temps, chose étrange, votre souffrance. Je suis celle que vous ne pouvez pas dédaigner. Je suis celle qui vous rendra éternellement triste – et jusqu'à ma mort – et jusqu'à la vôtre – de ne m'avoir pas donné quelque chose. Est-ce ma revanche ? Oui, peut-être. Mais quelle montagne de détresse ! La moindre gouttelette de joie m'irait mieux.

Alice.

(1) Infantiliser Montherlant !

(2) Une pareille offre était la dernière chose à écrire à Montherlant !

ooo

Mon cher Rilet, pourquoi ne m'écrivez-vous pas ? Je suis sûre de vous, mais enfin ! Une bonne petite lettre ne serait pas de trop. Et puis je voudrais de vos nouvelles. Vous n'êtes pas malade au moins ?

Songez que le désir d'amour (si irritant dans mon cas) n'est pourtant pas tout.

J'ai plaisir à votre amitié, à votre contact « intellectuel ». C'est de ce contact que naîtront mes livres. (Et que naissent peut-être, en partie, les vôtres.) Il est donc

indispensable. Sans un être qui m'obsède, je ne puis rien écrire. Même ma thèse, je l'ai écrite en pensant à M. Schneider.

J'ai remarqué un fait curieux. Mes lettres factices (genre « Lettres à l'Inconnu ») naissent difficilement et péniblement. Un travail de terrassier. Par contre, si je prends la plume, comme maintenant, pour vous écrire, et sachant que je collerai un timbre, que je mettrai la lettre à la boîte... etc, ça vient comme du miel.

Je mets 20 minutes pour vous écrire. Pour écrire la même quantité dans mes « Lettres à l'Inconnu », je mets trois semaines. Keyserling appellerait cela de la polarisation. Il faut, même pour une œuvre littéraire, le contact (spirituel, cette fois) d'un autre être. Je suis sûre qu'il en est de même pour vous.

Les conversations que nous avons eues ensemble, mes lettres, mes idées, ont été et seront pour vous une source inépuisable d'inspiration. (Que serait-ce alors si nous nous mariions ! A votre place, j'épouserai, si ce n'était que pour l'épanouissement de mon œuvre.)

Conservons donc, Rilet, notre amitié, pour pouvoir écrire. Et puis, il y a une autre raison pourquoi nous devons la conserver : c'est que c'est noble. Noble de ma part, s'entend.

Savoir que cette amitié m'a coûté mon bonheur, et ma joie innocente de femme (le fils que j'aurais pu avoir ! si vous saviez comme je le regrette !) (1) Savoir cela et quand même y tenir, à cette amitié, et quand même dans cet effondrement de toute ma vie, la sauver elle (et elle seule) du naufrage, avouez qu'un tel acte ne court pas les rues.

Mes parents me prennent pour une imbécile, je sais, mais vous Rilet, vous que j'aime, je sais que vous m'admirez. Et je sais que par cette admiration, je reconquiers à jamais cet amour que vous me refusez.

Alice.

Note :

(1) un trait vertical en rouge tiré par Montherlant dans la marge.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 28 mai 36

Rilet, une idée me vient au sujet de mes études de morale, et qu'il faut que vous fasse partager illico.

D'abord, qu'est-ce que c'est que la morale ?

J'ai lu un bouquin de Lévy-Bruhl et qui m'a fait bondir. Figurez-vous qu'il considère la morale comme une branche de la sociologie ! Horreur ! horreur ! J'espère que vous bondissez comme moi.

Voici ma définition de la morale : « C'est la science du respect de soi-même. »

Savez-vous que Keyserling a écrit à ce sujet des choses pénétrantes ? Comme j'aimerais vous mettre en contact avec la pensée de Keyserling ! C'est l'écrivain le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. Vraiment, j'en bave des rondelles, devant son intelligence, et vous savez que sur ce point, je suis assez sceptique. Par principe, je trouve les gens – écrivains y compris – idiots.

Autre idée qui m'est venue. C'est de placer l'indulgence parmi les vices. On me reproche toujours autour de moi, d'être intransigeante, de faire des catégories nettes qui distinguent ce que j'aime de ce que je n'aime pas, ce que je trouve bien de ce que je trouve mal, etc... C'est extraordinaire comme ces choses m'apparaissent clairement.

Je proclame avec une foi entière que Debussy a du talent et que Gounod n'en a pas. Que Bazin n'en a pas et que Barrès en a, etc... Tout cela c'est chez moi « impératif catégorique » (1), absolument évident quoique ne pouvant se prouver, et d'une clarté d'azur.

De même pour la morale.

Des principes comme celui-ci : « Des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer », ou bien comme celui-ci : « Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal » me mettent dans de véritables accès de rage. Il paraît que le scepticisme universel, que le refus de prendre parti est bien plus distingué. Croyez-vous ?

Quand vous verrai-je ? J'ai demain une amie à la maison, de sorte que je ne pourrai pas venir à la Bibliothèque. L'été avec vous ! Le Zoo avec vous ! ô Rilet. C'est drôle que vous ayez découvert que vous ne m'aimiez pas ! Depuis dix ans, figurez-vous, j'aurais mis ma tête sur le billot du contraire.

Alice.

Note :(1)

L'**impératif catégorique** est un concept de la philosophie morale d'Emmanuel Kant (1704-1824). Énoncé pour la première fois en 1785 dans *Fondements de la métaphysique des mœurs*, il sera ensuite repris dans d'autres ouvrages d'éthique de l'auteur. Maintes fois critiquée, cette notion a aussi été reprise par nombre de philosophes. L'impératif est généralement connu essentiellement pour ses multiples formulations, dont certaines sont célèbres :

« Agis seulement d'après la maxime grâce à laquelle tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. »

« Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans toute autre, toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen. »

« L'idée de la volonté de tout être raisonnable conçue comme volonté instituant une législation universelle. »

« Agis selon les maximes d'un membre qui légifère universellement en vue d'un règne des fins simplement possible. »

L'**impératif catégorique** (ou apodictique) correspond à ce qui doit être fait inconditionnellement. Seules des actions dont la maxime sera conforme à ce principe seront morales. Il n'y a pas ici de fin instrumentale, l'impératif catégorique s'impose de lui-même sans autre justification. (Sources : Wikipedia)

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Paris, 31 mai 1936

Chère Mademoiselle,

Si je vous ai envoyé ces épreuves, c'est que j'ai pensé qu'elles vous éclaireraient, et que, cette conversation que vous me demandez depuis si longtemps, vous êtes maintenant en mesure d'y faire votre partie en connaissance de cause.

Je serai Mercredi à 3h ^{1/2} (peut-être un peu en retard) au petit restaurant de la Fleur de Lys, square Louvois.

Cordialement vôtre.

MONTHERLANT
Dimanche

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

6 juin 36

Rilet, je ne sais pas si je vous ai exprimé assez clairement mes idées. Mais le caractère d'Andrée (1), tel qu'il est présenté dans votre livre, est absurde. Jamais, au grand jamais, une jeune fille ne pourra agir comme Andrée avec quelqu'un qui a le caractère de Costa (2). Si vous voulez voir Andrée vraisemblable, changez Costa, c'est absolument nécessaire. Il est impossible, absolument impossible qu'une jeune fille écrive de pareilles lettres à un monsieur qui n'a pour elle que de « l'indifférence », qui n'a « pas d'amitié » pour elle, qui n'a « pas d'affection » pour elle, qui ne lui donne que l'illusion de son amitié.

Quelle femme se laisserait prendre à cette illusion ? C'est absolument invraisemblable.

Demandez à n'importe quelle jeune fille, elle vous dira comme moi qu'Andrée est impossible. Il faut donc, dans votre propre intérêt, que vous changiez Costa. Montrez que tout en trouvant Andrée laide, il a de l'amitié pour elle. Que sa conversation lui plait, que peu à peu il y prend plaisir, qu'il a de la joie à se confier, etc. etc.

Alors, les lettres d'Andrée seront par là même vraisemblables. Une femme sait très bien qu'un monsieur qui a de l'amitié pour elle pourrait lui donner quelque chose. En même temps, vous déplacerez les responsabilités. Ce ne serait plus Andrée qui serait idiote, mais évidemment Costa.

Autre remarque. Si Costa n'aime pas Andrée, il n'aime pas davantage Solange.

Je nie absolument que son sentiment pour Solange soit de l'amour. Alors, où est donc l'amour dans ce livre ? Une petite phrase de Mériel dans son bouquin me l'avait pourtant fait espérer.

Encore une remarque : Vous m'avez dit l'autre après-midi que « l'amour, c'était les scènes ». Je vous jure que l'amour, ce n'est pas les scènes. Pourquoi cette rage de définir un sujet qui, c'est l'évidence, vous est absolument étranger ? Je vous supplie d'effacer cette phrase où vous faites la distinction entre l'affection-désir et l'amour. Vraiment, elle n'est pas heureuse. L'amour, c'est l'amitié, mais entre personnes jeunes et de sexe différent. Ce n'est pas autre chose.

A vous,

Alice.

Note :

(1) Alice Poirier donne son avis sur le premier tome du roman *Les Jeunes Filles* paru en 1936.

Andrée est Andrée Hacquebaut, une des héroïnes du livre. On a souvent écrit que ce personnage du roman avait été inspiré par trois femmes : la poétesse Jeanne Sandelion, Alice Poirier et l'écrivain Mathilde Pomès.

(2) **Costa** est le héros du livre : un écrivain célibataire en qui certains critiques ont voulu voir le portrait de Montherlant. Plus tard, Montherlant fut obligé suite à une plainte d'un M. Costa de changer le nom de son héros et de le nommer Costals.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 juin 36, dimanche matin

Rilet, vite un pneu. Il me vient une idée époustouflante (?) et qui serait pour vous une source torrentielle d'inspiration.

Voulez-vous la connaître ? En ce cas, téléphonez-moi et fixons un rendez-vous.

Alice

Un post-scriptum à ma lettre d'hier. J'ai oublié de vous donner ma définition de l'amitié. La voici : « C'est la bienveillance, l'estime, la sympathie... mais accompagnées de plaisir. »

J'insiste sur ce point essentiel : « accompagnées de plaisir ». C'est cela qui fait l'amitié. Sans plaisir, pas d'amitié. Vous pouvez supposer toute la sympathie du monde. Sans plaisir qui accompagne cette sympathie, pas d'amitié. Et c'est pourquoi Costa, dans votre livre, n'a pas d'amitié. Et c'est pourquoi le personnage d'Andrée devient ipso facto absurde. Jamais une jeune fille n'agirait comme cela. Votre livre n'excitera chez vos lecteurs qu'une seule réaction : « Mais comment est-ce possible ? » Et c'est bien vrai, Costa étant ce qu'il est, Andrée est impossible. Vous nagez dans l'absurde, mon pauvre ami. (1)

Note (1) :

Après « mon pauvre petit » de la lettre du 15 mai 1936, voici « mon pauvre ami ». Cela montre la colère d'Alice qui ne digère pas le silence de Montherlant et croit prendre sa revanche en « corrigeant » le roman ! Elle est docteur ès lettres !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 12 juin 1936

Une petite lettre, Rilet. Je suis d'excellente humeur ayant découvert cette après-midi les 4 vertus cardinales : ce sont la force d'âme, la franchise, l'amitié et la générosité. Réfléchissez et vous verrez que ces 4 vertus impliquent toutes les autres. Si nous nous voyons, je vous développerai cela.

Je vous développerai aussi un autre point : c'est que lorsqu'il y a amitié entre un homme jeune et une femme jeune, il y a aussi, fatalement, désir, (parfois désir inconscient).

Je me rappelle un mot de votre lettre : vos « Jeunes Filles » doivent m'éclairer. M'éclairer en quoi, Rilet ? Je suis certaine de votre amitié ; le cas d'Andrée n'est donc pas le mien.

Maintenant, vous m'avez pris certains traits. **L'offre des 2 mois d'amour, c'est de moi. Avouez que pour une gaffe, c'en était une ! Voilà ce que c'est que l'inexpérience ! Par cette offre stupide, j'ai compromis mes chances, je les ai retardées, peut-être détruites à jamais. En même temps, je vous ai mis dans une situation impossible (1).** Je comprends tout cela aujourd'hui, comment vous faire oublier ? Peut-être simplement en vous disant ce qui est.

Mon plaisir, Rilet, c'est de vous voir content. Ma joie, c'est votre joie à vous. Je jouis de votre joie. Comment donc, dans ces conditions, pourrais-je trouver plaisir à ce qui vous embêterait ?

Or, il est bien évident qu'aujourd'hui faire l'amour avec moi vous embêterait. J'en suis si certaine que je vous giflerais si jamais vous osiez me le proposer (mais le jour où ça vous ferait plaisir, je vous jure que je ne vous giflerais plus.)

Maintenant, mon adorable ami, si je ne veux pas faire l'amour, il y a une chose que je voudrais : c'est vous voir le plus souvent possible. Cela, je suis bien sûre que ça vous ferait plaisir. Et puis, ça serait dans votre intérêt ; connaissez-vous cette loi ? Le génie mâle ne peut arriver à son plein épanouissement que par le contact spirituel avec une femme supérieure.

La « polarisation », comme dit Keyserling, avec une femme cultivée est pour l'homme de génie absolument nécessaire et indispensable. C'est moi et moi seule,

Rilet, qui par ma présence, ma conversation, mes idées, peut faire que vous vous rendiez pleinement lumineux à vous-même.

Sans moi, il restera toujours en vous des parties obscures, non développées. Tout ce que je vous dis là n'est pas de la blague ; c'est scientifiquement prouvé. (2)

Un homme a tout autant besoin d'une femme pour ses enfants spirituels que pour ceux du corps.

A vous, mon cher et charmant.

Alice.

Téléphonez ou écrivez. S.V.P !

Notes :

(1) Double trait tiré dans la marge par Montherlant.

(2) Un double zéro de Montherlant pour ces 2 phrases.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 16 juin 36

Rilet, je voudrais vous aider pour vos bouquins. Décidément, la psychologie féminine n'est pas votre fort et je crains une catastrophe.

Ecoutez-moi ; il faut absolument que vous changiez 3 choses à vos « Jeunes Filles » :

a) Il est impossible qu'une jeune fille offre deux mois d'amour à un monsieur qui n'a pas d'amitié pour elle. Il n'y a que les filles publiques qui font ça. Et naturellement elles n'attendent pas 10 ans le monsieur.

b) Il est impossible de baser sur la pitié des relations entre homme et femme. Et quand même ce serait possible, la pitié est un sentiment méprisable, sans aucune valeur. A quel bien voulez-vous arriver en faisant une chose qui vous dégoûte ?

c) Troisième impossibilité. Il est impossible que Solange ait répondu « oui » à la lettre impérieuse de Costa. Vous m'auriez envoyé cette lettre avant que je m'emballer de vous, je n'aurais pas répondu. Il est impossible qu'une jeune fille réponde à cela. Un monsieur qu'elle n'a pas cherché, qui lui dit qu'il ne songe qu'à faire l'amour et qu'il la lâchera après trois semaines, mais voyons donc !

Ci-joint un bout de Dialogue Andrée-Costa et que je viens d'écrire pour vous. Vous avez toute permission pour « voler ».

Amicalement,

Alice

Essai de DIALOGUE Andrée-Costa, écrit par Alice Poirier pour Montherlant (joint à la lettre du 16 juin 1936).

Costa (ironique et supérieur) : Alors, Mademoiselle, vous croyez que je vous aime ?

Andrée : Je crois surtout que vous ne vous en rendez pas compte (1).

Costa : Comment cela ? Moi, un homme, je pourrais aimer et ne pas le savoir ? C'est une plaisanterie.

Andrée : Pas du tout. Je vous propose une expérience. Nous nous voyons tous les jours pendant trois semaines, quelques heures par jour. Nous parlons comme nous avons toujours parlé. Si au bout de trois semaines, rien ne vous attache à moi, je veux bien renoncer à vous.

Costa (stupéfait) : Vous croyez donc que quelque chose pourrait m'attacher à vous ?

Andrée : J'en suis absolument sûre et certaine.

Costa : Et c'est pour cela (en langage clair : c'est parce que vous croyez que je vous aime) que vous m'attendez ainsi, année après année, que vous gâchez toute votre jeunesse pour moi ?

Andrée :

Costa : Et si une expérience vous prouvait, clair comme le jour, que je ne vous aime pas, que jamais rien ne m'attachera à vous, vous me laisseriez tomber, vous en chercheriez un autre ?

Andrée (avec élan) : Je vous le jure ! Je ne penserais pas plus à vous qu'à du crottin sur la route. Mon seul sentiment serait la rage d'avoir gâché dix ans à cette folie.

Costa (de plus en plus stupéfait) : Mais qu'est-ce qui peut vous faire croire ainsi, Bon Dieu, à mon amour ? J'ai tout fait pour vous décevoir. Quand je vous promets de venir à Menton, je ne viens pas. Quand je vous promets de téléphoner, je ne téléphone pas. Vous m'écrivez cent lettres, et je ne réponds pas. Avec une astuce diabolique, j'espace nos rendez-vous de sept mois en sept mois...

Andrée : Ce qui peut me faire croire à votre amour ? Ce plaisir, quand nous sommes ensemble, et que vous n'arrivez pas à dissimuler. La joie que vous prenez à nos entretiens. Ce fait que, lorsque nous nous voyons, vous êtes froid tout d'abord, puis vous vous épanouissez, vous vous « réchauffez » progressivement.

Costa : Et vous croyez qu'en nous voyant quelques jours de suite, je me « réchaufferais » jusqu'au désir ?

Andrée : J'en suis certaine.

Note :

(1) Double zéro inscrit par Montherlant pour cette phrase !

oooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi midi 25 juin 36

Rilet, je viens de sonner chez vous, inquiète de ne pas avoir eu de nouvelles. Votre concierge m'a dit que vous étiez dans la Moselle, un mensonge évident puisque vos fenêtres étaient ouvertes.

Je voulais vous emmener dans mon jardin et déjeuner ensemble sous ma petite tonnelle.

Voulez-vous demain soir, Rilet ?

En ce cas, venez me chercher à partir de 4 heures à la Bibliothèque. Nous avons tant de choses à nous dire encore ! Et puis l'absence n'a jamais été le moyen pour me décourager (1). Essayez de la présence. Absent, je vous attendrais jusqu'à 50 ans. C'est absolument sûr et certain.

Amicalement. Venez demain ou je vous attends encore 7 mois. C'est assez cruel à vous.
Alice.

Note :

(1) Une menace ? Harcèlement de plus en plus prononcé ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 27 juin 36

Vite une lettre, Rilet. J'ai trouvé un mot pour définir les charmes des charmes chez une dame : j'appelle ça le berceau hippogriffal. Délicieux, n'est-ce pas ? Je vous conseille, dans vos « Jeunes Filles » de mettre « berceau hippogriffal » au lieu de « partie hippogriffale » : c'est infiniment plus joli. Vous m'enverrez un exemplaire,

n'est-ce pas ? Mais je ne voudrais pas un vulgaire exemplaire comme vous en envoyez aux indifférents. Mon amitié, elle, est d'or.

Je me demande pourquoi ce silence. Vous avez évidemment plaisir à me voir. Quant à moi, je vous aime depuis la dernière fois plus que je vous ai jamais aimé.

Cette constatation que vous étiez vierge de cœur m'a plongée dans le ravissement. L'homme-enfant et la femme-enfant, vous vous rendez compte !

J'ai découvert une source en vous, Rilet, et qui est vivante encore malgré vos quarante ans, et votre égoïsme, et vos manies de vieux célibataire, et tous vos péchés. Mais la source est là. Si j'arrivais à la faire jaillir, je vous couvrirais de bonheur, et moi avec. Mais il faudrait vous voir tous les jours.

Alors, vous auriez seize ans à nouveau. Ce serait une nouvelle « Relève du Matin ». Tout ce qu'il y a en vous de fané et de recroquevillé surgirait à nouveau. Les rancoeurs disparaîtraient et toutes les peines de votre vie, et la méchanceté des hommes et des choses.

Vous seriez inondé de bonheur. En même temps, votre génie grandirait, deviendrait vraiment ce qu'il est digne d'être.

Rilet, je roule ce rêve dans ma tête et il m'est impossible d'en aimer un autre. S'il n'y avait que le désir, un autre ferait aussi bien l'affaire.

Mais c'est justement qu'il n'y a pas que le désir.

C'est drôle que vous puissiez songer à un autre pour moi ! On n'aime pas un homme dix ans pour se contenter ensuite d'un autre. Un enfant au maillot le comprendrait. (Et l'absence, loin de me calmer, m'excite).

Conseiller à une femme qui vous aime d'en épouser un autre, quelle folie ! Rien ne me guérira jamais, c'est l'évidence même.

A vous. J'ai vu que votre maison était transformée en demeure de fées. Cette propreté resplendissante ! Et puis ces boiseries aux portes ! C'est votre propriétaire qui paye tout cela ? Avec votre loyer qui doit être modeste, j'ai vraiment peine à croire à cette générosité d'un propriétaire. (1)

Alice.

P.S Si vous vous obstinez à ne pas donner de nouvelles, je vous téléphonerai un matin à 6 heures, vous verrez ! Cela sera dur mais l'amour est capable de tout. (2)

Notes :

(1) Alice curieuse et matérialiste pose des questions indiscretes et impolies.

(2) Nouvelle menace de la femme fâchée d'être en pénitence ? Montherlant, qui aimait la tranquillité, devait apprécier...

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 28 juin 36

Rilet, un mot seulement.

A partir d'aujourd'hui, je vous téléphonerai tous les matins en me levant, c'est-à-dire vers 8h ^{1/4}. Cela voudra dire « bonjour ». Que la journée vous soit bonne !

Ci-joint une lettre de vous, que je vous demande de relire. Vous me la rendrez quand vous me verrez. Quand ? Dix jours ou dix mois, je vous attends.

Alice.

16. Lord Leighton (1830-1896)
An Athlete Wrestling with a Python, 1877
Bronze, 174,6 x 98,4 x 110 cm
Tate Britain, Londres



78

-275-

Lord Leighton (1830-1896), *Athlète combattant un Python* (1877), Bronze, 174 x 98 x 110 cm (Extrait de Henry James, *Ecrits sur la Peinture*, Editions Fage 2014, 143 p.) ou **Montherlant affrontant les désirs d'Alice**.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 7 juillet 1936

Rilet, il faut prendre une décision. J'ai trente-six ans et ma vie se perd goutte à goutte à vous attendre.

Je voudrais que vous preniez la peine de réfléchir sur ces deux points, et qui résumement tout mon drame intérieur.

Premier point : j'ai grand désir de me marier. Je souffre effroyablement de n'être pas mariée. Et cela depuis dix ans ! Il y a des femmes qui n'ont pas « besoin de cela », qui sont lesbiennes ou onanistes, que sais-je ? Moi, j'en ai besoin. Excusez-moi.

Deuxième point : je ne me marierai pas tant que je croirai à votre amitié. Pourquoi ? Parce que je considère comme une saleté d'épouser un monsieur B quand j'aime un monsieur A et que ce monsieur A a de l'amitié pour moi. Vous ne pouvez pas m'empêcher d'être héroïque. Les autres femmes, je sais, le sont rarement. Elles ont hâte de plaquer un monsieur quand ce monsieur ne couche pas avec elles. Mais je ne vous plaquerai jamais tant que je croirai à votre amitié.

Je suis comme ce maire de Cork (1) qui s'est lentement laissé mourir de faim pour une idée. Mon idée à moi, c'est que vous avez de l'amitié. Moi, la plus vivante des femmes, et désirant le bonheur plus qu'une autre, je mourrais vieille fille pour cette idée. Vous voyez la gravité, le tragique effroyable de mon cas.

Ardeur, vertu, héroïsme, tout concourt chez moi à me faire sombrer dans une ruine affreuse.

Je n'exagère rien : il n'y a rien de pire pour une jeune femme ardente que d'être condamnée à rester vierge. La mort serait préférable.

Je vous supplie de choisir (et vite !) entre ces deux solutions :

Ou bien, vous m'épousez ou vous faites de moi votre maîtresse. Je me charge d'obtenir l'autorisation de mes parents (comment refuseraient-ils quand ils n'ont rien fait, à temps, pour mon bonheur ?)

Ou bien, vous osez cette chose affreuse : vous m'affirmez que vous m'avez menti en me parlant de votre amitié. Je ne veux ni bafouillage ni échappatoire. J'exige la phrase telle quelle : « Je vous ai menti en vous parlant de mon amitié ». Et faites- en serment devant Dieu. Alors, je vous mépriserais et j'en chercherais un autre.

Je vous supplie, Henry, vite !

Je meurs de soif et de faim. Me forcerez-vous à vous attendre jusqu'à 50 ans ?

Alice

Note : (1) Le Lord Mayor de Cork, Terence Mac Swiney, qui se laissera mourir de faim en prison en octobre 1920, devint un des martyrs des *sinn feiners* lors de la guerre d'indépendance irlandaise.

Henry de Montherlant à Alice Poirier

8 juillet 1936

(Ceci est une lettre **brouillon** de Montherlant dont l'original, introuvable et sans doute détruit par Alice, fut reçu par Alice le 9 juillet, auquel elle répondit le même jour (voir infra) étant au bord du « vomissement ». On lira plus loin dans sa lettre du 24 octobre 1936, qu'Alice effectivement avait mis le feu à cette lettre manuscrite sur son balcon. Mais Montherlant avait gardé le brouillon !)

Mademoiselle,

Quand vous m'écrivez que votre vie se perd à m'attendre, vous êtes de mauvaise foi. Vous savez bien que pas une fois je n'ai cessé de répondre par des « jamais » à vos délirantes illusions. Je ne vous ai jamais donné la plus petite espérance ni la plus petite promesse.

Je n'ai jamais eu l'ombre d'amour pour vous, ni l'ombre de désir. Je n'ai jamais eu d'amitié à proprement parler : quand on reçoit une dizaine de lettres de suite d'une personne, sans y répondre, quand on s'arrange à ne voir cette personne que deux ou trois fois par an, on n'a pas d'amitié pour elle. Si elle ne le comprend pas, la faute n'en est qu'à elle.

J'ai eu de la sympathie pour vous, de l'estime, et de la pitié. L'estime demeure, car vous n'êtes pas responsable de vivre dans un rêve. La sympathie n'a guère résisté à votre insistance, à vos poursuites, à votre rage malade de ne pas comprendre. La pitié est intacte, et plus forte que jamais.

Vous avez rendu impossibles toutes relations <sérieuses> entre nous, ces courts entretiens que depuis des années <j'ai> espacés, <toujours> de plus [en plus], puisque vous continuez à parler – follement –, mariage ou liaison, alors que c'est à peine si, au point où vous m'avez mené, je puis encore parler sympathie. Et puisque vous êtes et seriez toujours à me reprocher une attitude qui a toujours été la plus claire et la plus loyale avec vous : je n'ai cessé de vous répéter qu'il n'y avait aucun avenir entre nous. Pour croire le contraire, il fallait être tout à fait égarée, – égarée, je l'ai écrit il y a très longtemps déjà –, jusqu'à la psychopathie.

Mon seul tort a été de ne pas vous le signifier en phrases brutales et définitives, il y a quelques années. Resté des mois sans répondre à vos lettres, un jour je cédais à la pitié. (Car vous savez très bien que je comprends ce qu'a de pathétique votre situation de fille non mariée.) Mais ceci ne sera plus désormais.

Cette lettre est la dernière irrévocablement. Je pense que cette fois vous comprendrez que vous êtes libre, et que vous vous occuperez, sans arrière-pensée aucune, de chercher votre bonheur là où je ne suis pas.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 juillet 1936

Vous ne m'intéressez plus et je ne vous écrirai plus.

Je ne marierai JAMAIS étant maintenant fixée – et jusqu'au vomissement – sur ce que valent les hommes. **Ah, elle est belle votre « pitié » (1) !** Qu'est-ce que ça serait si vous n'en aviez pas ! Après dix ans, me renvoyer comme une bonniche qu'on congédie.

Préférer la rupture et ma ruine au plus léger petit don du cœur. En vérité, vous ne valez rien.

Alice Poirier.

Note : (1) Dans la marge, un trait au crayon rouge de Montherlant avec le mot VU.

-278-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 10 juillet 36

(Le ton de cette lettre du 10 juillet change du tout au tout après celui de la veille où Alice « vomissait » !)

Rilet, j'ai réfléchi. J'aime encore mieux votre amitié. « Sans plus » que rien du tout. Car renoncer à vous, pour moi, c'est n'avoir plus personne, ni compagnon, ni ami, personne.

Jamais je ne vous remplacerais. Je suis désespérément honnête et droite malgré ma passion.

Si donc vous le voulez bien, soyons amis à nouveau, voyons-nous, parlez-moi de vous. Cela me servirait pour mon roman. Et puis, je serais moins malheureuse en ayant votre amitié qu'en ayant rien du tout.

Ce terrible rien du tout ! Mais c'est que j'ai joué ma vie sur vous, en 1927, une fois et pour toujours. Quelle folie ! Comme j'aurais mieux fait alors d'en choisir un autre.

Alice.

Excusez mon « manque de dignité ». J'aime. Et amour et dignité étant incompatibles, je choisis le meilleur. Ce « manque de dignité » est une magnificence de plus. Je n'ai pas le sentiment de m'abaisser. Seulement d'être terriblement seule. O altitudo !

ooo

Document dactylographié rédigé par Alice Poirier, sans date mais classé dans le dossier de ses lettres de l'année 1936 par Montherlant : il s'agit d'une page 3 d'explications, projet d'article remis à Montherlant, après avoir été envoyé à Jean Paulhan (NRF) qui le refusa. (Voir lettre de AP à HM, ci-dessous, datée du 24 juillet 36 au sujet de son projet de livre « Lettres à l'Inconnu ». Montherlant a indiqué au crayon rouge, en grand, en-tête de cette unique page 3 retrouvée (les pages une et deux sont manquantes) : A conserver Poirier comme justification.

Voici cette page 3 rédigée par Alice Poirier :

«... qui était l'Inconnu ? Son rôle dans l'histoire est obscur. Nous ne savons rien de lui. Il semble que son unique activité ait consisté à recevoir les Lettres. Il faut croire cependant que lui aussi pense, souffre, se débat de son côté. Mais le côté Inconnu et le côté jeune fille ne coïncident pas. On dirait deux systèmes, deux constellations, emportant chacun leur cortège d'idées, de rythmes, d'images. Les deux systèmes sont placés l'un près de l'autre. Ils se ressemblent. Ils roulent parallèlement. Mais ils ne se rencontrent jamais.

C'est pourquoi, aussi, dans ces Lettres « d'amour », il est question de tout, sauf d'amour. Jamais on ne s'y oublie. Jamais on ne s'y abandonne. L'Inconnu n'est que le canevas sur lequel la jeune fille tisse ses songes, exerce ses pirouettes d'âme. C'est le cobaye dont elle se sert pour ses expériences. Ce qu'elle aime en lui, c'est la possibilité qu'il lui donne de rêver et d'écrire. (Au crayon est inscrit dans la marge : 1936).

Est-ce absolument vrai ? Il arrive qu'on entende un son plus humain. Tout en ne l'aimant pas, elle voudrait qu'il l'aime, ce qui est un sentiment de jeune fille. Nous crions au miracle : enfin normale ! Mais peut-être n'est-ce que le désir d'une expérience nouvelle. »

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

24 juillet 36

Rilet, j'avais envoyé l'article (1) ci-joint à Paulhan (2) qui n'en a pas voulu. Vous en ferez ce que vous voudrez. Détruisez-le si vous ne voulez rien en faire.

Je pars pour l'Allemagne au début août. J'ai décidé qu'à mon retour je m'enfermerai chez moi jusqu'à ce que j'aie fini ce roman de 300 pages (et qui racontera le conflit entre l'amour et l'œuvre : mon expérience avec vous).

Quant à me marier, cet espoir est enterré à jamais : je n'ai plus la force. Je crois d'ailleurs que je mourrai bientôt. J'ai une fièvre continue et qui est comme un avertissement : un an, deux ans, trois ans peut-être, pas plus. Un seul espoir : laisser un nom.

Je le laisserai dans votre œuvre, sûrement, par la magnifique figure que vous avez fait (sic) de moi. Et puis aussi dans mon œuvre à moi, si j'ai le temps et si j'ai la force.

Mais me marier ? Me marier avec un autre que vous ? Jamais.

Si vous voulez me revoir, venez la semaine prochaine à la Bibliothèque ; je suis toujours aussi souriante malgré ma détresse ; je sourirai jusqu'à la dernière goutte de vie.

Sinon, si vous ne voulez pas me revoir, ne venez pas. Tout m'est égal maintenant.

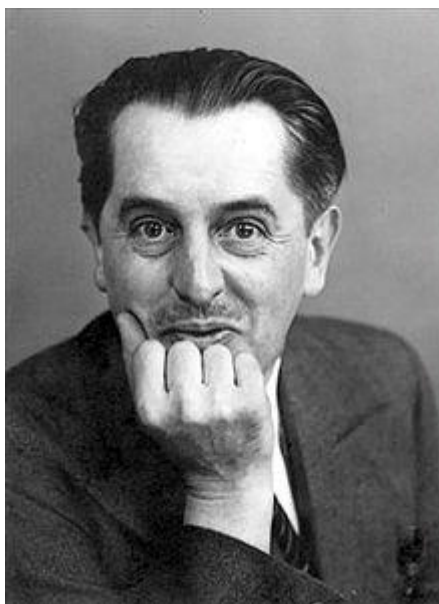
Alice.

ooo

Notes :

(1) L'article dont Montherlant a conservé la page 3 comme « justification » (supra).

(2) **Jean Paulhan**, né à Nîmes¹ (Gard) le 2 décembre 1884 et mort à Neuilly sur Seine le 9 octobre 1968, est un écrivain, critique et éditeur français, animateur de *La Nouvelle Revue française (NRF)* de 1925 à 1940 puis, aux côtés de sa compagne Dominique Aury, de 1953 à 1968.



Jean Paulhan (1884-1968)

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 1^{er} août 1936

Rilet, le mariage avec vous me paraît foutu, c'est bien votre avis ? Comme d'autre part, je me refuse à remplacer le champagne par de la piquette (le champagne, c'était vous, et la piquette, c'est tous les autres...) je ne vois qu'une issue à ma passion : l'œuvre et le succès par l'œuvre.

Pourriez-vous m'aider ? Je voudrais que les Nouvelles Littéraires prennent mes lettres sur l'Allemagne et mes Lettres morales.

Je m'adresse à vous, ne connaissant que vous. Ne m'aidez, toutefois, Rilet, que si ça ne vous ennuie pas. J'ai changé de tactique avec vous. Désormais, je ne veux plus demander : je recevrai (si toutefois vous voulez me donner quelque chose).

Je commencerai par ne plus vous écrire avant d'avoir reçu une lettre de vous. Décision irrévocable. Ce qui n'empêchera pas de vous aimer, bien sûr. Mais je vous aimerai sans vous écrire. (1)

Alice.

Note :

(1) Décision irrévocable jusqu'au 15 août 1936 !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

15 août 1936

Rilet, j'essaye de « faire le point ». Où en suis-je avec vous ? Depuis ce jour d'avril 35 où vous m'aviez promis de venir à Menton et où vous n'êtes pas venu, je vois chaque jour avec plus de netteté la réalité terrible : que je ne me marierai jamais.

Longtemps, j'ai cru que c'était de votre faute. Vous deviez être « généreux », vous deviez vous laisser séduire par tant de passion et par tant de folie. Aujourd'hui, je vous trouve des excuses. Vous n'êtes pas si coupable. Si je ne suis pas mariée, si je ne le serais jamais, la faute est à moi.

Je n'ai pas envie d'un autre que de vous, qui cela regarde- t-il, moi ou vous ? Moi, évidemment. Si je vous aime, c'est mon affaire, non la vôtre. Si j'ai envie de perdre ma jeunesse et toute ma vie pour vous (j'en ai envie, c'est sûr...) à qui la faute ? Certainement pas à vous.

Je suis tout heureuse de vous avoir trouvé des excuses. Au fond, je ne demande que ça : pouvoir vous estimer. Et comme contrepartie, pouvoir m'estimer moi-même.

Mais là, je nage en pleine eau. Je vous aimais quand je croyais vous épouser. Je vous aime autant en ne le croyant plus. Mon sentiment, de gai est devenu triste, mais c'est le même. Je suis même contente d'avoir pu vous prouver, en ne vous épousant pas mais en vous aimant toujours, que c'était un sentiment-or.

Alice

Je trouve un peu de joie à écrire mon roman. Il y a maintenant 4 personnages.

Nous partons mardi pour Munich. Adresse : Bayerischer Hof.

Je ne dis pas cela pour que vous m'écriviez. Ne me donnez, Rilet, que ce que vous avez envie de me donner ; je n'ai de joie qu'à votre plaisir.

Et puis surtout, faites attention à votre santé. Je voudrais que vous partiez quelques mois à Alger puisque vous y êtes bien.

Quand je pense que je vous ai écrit que vous ne m'intéressiez plus. Quelle folie ! L'amitié ne se tue pas comme ça. L'amitié est indéfectible. Je sais que je n'aurai

rien. Mais je sais aussi que je resterai droite et belle jusqu'au bout. Avoir du bonheur ne dépend pas de moi. Mais rester noble, ça c'est mon affaire et je le resterai, par Dieu !

ooo

Texte dactylographié intitulé « Interview Andrée Hacquebaut », classé dans la correspondance de l'année 1936 adressé par Alice Poirier à Montherlant :

Décor : une jolie localité près de Paris. Le jardin. Les dernières feuilles mortes.

Andrée H : son portrait physique. Age approx : 26 ans. Sa chambre. Le portrait de Costa au mur.

Conversation :

Demande : Où vous reconnaissez-vous ?

Réponse : Dans le portrait moral de l'Andrée des *Jeunes Filles* et aussi dans le portrait moral de la Solange de *Pitié pour les Femmes*. La course Andrée-Costa à travers Paris et la scène de la cuisine entre Solange et Costa sont des choses qui se sont passées à peu près telles quelles entre M et moi.

D : En voulez-vous à Montherlant ?

R : Pas du tout, c'est un galant homme. Tout ce qui pouvait me blesser dans le portrait d'Andrée a été racheté par celui de Solange et vice-versa.

Andrée n'est qu'un laideron mais Solange est ravissante. Solange n'a pas plus de cervelle qu'une puce de mer mais Andrée est très intelligente.

Quant à Costa, l'odieux Costa dont l'attitude avec Andrée aurait pu me blesser, Montherlant prend bien soin, à la première page de son livre, d'affirmer que ce n'est pas lui. En effet, ce n'est pas lui.

D : Que pensez-vous des femmes qui reprochent à Montherlant d'être un mufler, etc...

R : C'est de la sottise. Une seule personne aurait le droit de se plaindre et c'est moi. Or, non seulement, je ne me plains pas, mais je suis fière de l'intérêt que m'a porté mon ami. La confiance volontaire que je lui ai faite, j'aurais été très vexée s'il l'avait dédaignée.

D : Vos lettres ont-elles été utilisées ?

R : Montherlant les avait sous les yeux quand il écrivait, mais il les recomposait au fur et à mesure. Ses lettres sont celles que j'aurais pu écrire, bien plus que celles que j'ai réellement écrites.

D : Vous ne songez pas à faire un roman de cette histoire ?

R : Je ne sais pas écrire. C'est mon amie, Alice Poirier qui s'en charge. Je lui ai confié toutes les lettres de « Costa » et les brouillons des miennes. Ce roman s'appellera *La Croix de Saint-André*.

L'interviewer prend congé après qu'Andrée Hacquebaut lui a montré une lettre de Costa : « De grâce, chère Mademoiselle, mettez l'hippogriffe à l'écurie... »

Commentaires à propos de cette interview :

- 1) Costa est Pierre Costals, le héros du roman en 4 tomes *Les Jeunes Filles*, publiés de 1936 à 1939.
- 2) Andrée Hacquebaut est une des héroïnes du livre. Alice Poirier veut montrer que Montherlant s'est inspiré de ses lettres à elle pour son roman. Ce que Montherlant a toujours contesté.

3) Pour Alice Poirier, Andrée Hacquebaut est un laideron et elle voudrait que Montherlant se soit inspiré d'elle, Alice, pour dresser le portrait moral de la ravissante Solange Dandillot, avec qui Pierre Costals va se fiancer durant une courte période.

Alice ignore sans doute l'existence de Mlle Francine L.G qui fut réellement fiancée à Montherlant en 1934, jeune femme élégante et bonne, de la haute bourgeoisie, qui inspira, de façon quasi certaine, Montherlant pour créer le personnage de Solange Dandillot.

4) Dans cette « interview », on voit qu'Alice Poirier estime son rôle essentiel dans la construction du roman de Montherlant. Ce qui est très exagéré.

5) Alice Poirier veut que le public sache que « Montherlant est SON ami » !

Henri de Meeûs.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 19 septembre 36

Rilet,

Je ne comprends pas que vous ne me donniez pas de vos nouvelles, à moi votre amie sage de dix ans. Je ne vous ai jamais fait de mal et je ne vous en ferai jamais.

Je serais contente si vous vouliez bien m'envoyer tous les extraits de presse qui ont paru sur vos « Jeunes Filles ». Peut-être pourrais-je y glaner une idée, ou deux, qui me serviraient à mon tour pour mon roman.

Une chose m'a blessée, comme une fausseté et comme une injustice. Pourquoi ces gens m'accusent-ils de « manquer de dignité » ? La dignité pour moi c'est de m'offrir à un seul homme, et une seule fois. Je l'ai fait, je ne le ferai plus jamais, qu'exigent-ils donc de plus ? (1)

Qu'aurais-je dû faire ? Ne pas m'offrir du tout ? Mais quand j'aime ? Et quand je sais que ce sera la seule fois de ma vie ? Et quand je suis affamée de bonheur ? Ne pas m'être offerte en ce cas, ce ne serait plus de la dignité, mais de la faiblesse et de la sottise. J'ai peut-être tort mais j'aime le courage. D'ailleurs, je suis battue. Et malgré cela belle et triomphante. En vérité, ceux qui ne m'admirent pas, j'ai le droit – et dix fois le droit – de les mépriser.

A vous, Rilet.

Alice.

(Au verso, page restée blanche, on lit cette phrase d'Alice) : Rilet, pourquoi ne voulez-vous pas être bon ?

Note : (1) souligné au crayon bleu par Montherlant.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

22 septembre 1936

Rilet,

Je ne sais pas ce que j'ai. C'est peut-être ce portrait de vous dans ma chambre mais je suis obsédée par vous comme je ne l'ai jamais été.

Vous essayez de me guérir par le silence et par l'absence : c'est un bien mauvais moyen, je crois. Songez que je n'ai aucune distraction, rien, absolument rien, qui vient me sortir de moi-même et de mes rêves. Dans ce cas, silence et absence sont bien inutiles. Il vaudrait mieux peut-être vous voir tous les jours et constater que vous restez froid.

Je voudrais vous faire toucher du doigt la profondeur de mon aveuglement. Votre livre ? Il ne m'a rien prouvé. Je me suis bien reconnue dans Andrée. Mais je ne vous ai pas reconnu dans Costa (n'avez-vous pas dit vous-même que vous n'étiez pas Costa ? Que signifie alors pour moi l'amour – ou l'absence d'amour – de ce personnage ?)

Autre preuve d'aveuglement. Pour me guérir, je devrais ne voir en vous que le « non ». Or, je vois perpétuellement le « oui » et le « non ». Je me reconnais dans Andrée et j'en suis effondrée. Mais je me reconnais aussi, hélas ! dans Solange.

Je sais que vous m'avez écrit : « Je n'ai pas d'amitié pour vous » ; mais je sais aussi que vous m'avez parlé de « l'authenticité de vos sentiments d'amitié ».

Je sais que vous m'avez répondu : « Non » quand je vous ai demandé, par écrit, de devenir mon amant ; mais je sais aussi que vous m'avez dit : « Oui, à la rigueur » quand je vous l'ai demandé de ma bouche.

Quel est le vrai, le « bien » ou le « mal » ? Le « oui » ou le « non » ? C'est ce doute qui fait mon tourment. Il serait si facile d'être tuée mais l'être aux trois-quarts, sentir qu'une fibre vit encore ! Je suis écrasée par le « non » mais il m'est impossible – réellement impossible – d'oublier le « oui ». Pourquoi ? Parce que je suis solitaire.

Votre amie,

Alice.

P.S. Une image me poursuit : « le zoo des petits... » Quand je pense que je cristallise une passion si terrible, une passion qui est le désastre de toute une vie, autour de si infimes grains de sable ! Mais je mourrai bientôt – ma seule issue.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

25 septembre 1936

Rilet, je viens de lire avec peine et stupéfaction l'article de Mme Charasson (1) dans « Vendémiaire ». De qui s'agit-il ? Je présume que ce doit être de Jeanne Sandelion (2) et je suis terriblement embêtée de l'ennui qu'elle vous crée. Ennui doublement stupide puisqu'Andrée Hacquebaut, ce n'est pas elle.

J'ai pensé qu'il était de mon devoir de mettre un frein à ces imaginations. Voulez-vous lui envoyer la lettre ci-jointe (4) ? Ainsi, elle aura le bec cloué.

Votre amie, Alice.

Notes :

(1) Henriette Charasson est une femme de lettres d'inspiration **catholique** française née au Havre le 13 février 1884 et morte à Toulouse le 29 mai 1972. Amie de Jeanne Sandelion et correspondante dans Comœdia. Poétesse, dramaturge, journaliste, critique littéraire, biographe, essayiste et nouvelliste, officier de la Légion d'honneur.



-284-

Henriette Charasson (1884-1972)

(2) Jeanne Sandelion, née le 14 septembre 1899 à Thoissey (Ain) où elle est morte le 2 octobre 1976, est une romancière et poétesse française. Grande amatrice de Montherlant. A inspiré un personnage des *Jeunes Filles*, celui d'Andrée Hacquebaut. Lire à son sujet l'article d'Henri de Meeûs, n°28 qui lui est consacré sur le site www.montherlant.be et <http://www.montherlant.be/article-028-sandelion.html>



Jeanne Sandelion (1899-1976)

(3) Alice Poirier avait attaché à sa lettre du 25 septembre 1936, **une carte de visite** où elle a écrit à Montherlant : « Vous aviez promis de me téléphoner : j'attends. Je ne vous demande que votre amitié, sans plus. Ne commettez pas cet acte scandaleux qui consisterait à « user de moi » pour tripler vos droits d'auteur et d'autre part à me refuser votre amitié ».

(4) La lettre jointe destinée à Jeanne Sandelion dont parle Alice n'est pas retrouvée dans le dossier de ses lettres réunies par Montherlant.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

2 oct.36

Chère Mademoiselle,

J'ai téléphoné au rédacteur en chef de Vendémiaire, qui m'a assuré que votre lettre passerait dans le prochain numéro, après une réponse de moi.

J'ai reçu de nombreuses lettres de Mlle Sandelion, qui me dit que tout cela est pour exploiter le scandale. Car elle a écrit un roman sur moi, qu'elle ne peut pas arriver à placer. Mlle S. est digne d'une grande estime, mais son roman à placer lui tourne la tête.

Bien à vous,
M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 octobre 1936

Cher Monsieur,

J'ai bien lu l'article de « Vendémiaire » mais une phrase de Mme Charasson m'a douloureusement arrêtée. Elle écrit qu'une lettre authentique d'une des « Jeunes Filles » a été exposée à la librairie Gibert, Bd Saint Michel. Est-ce vrai ou est-ce faux ?

Si c'est vrai, qu'il s'agisse de moi ou d'une autre, c'est parfaitement ignoble, aucune discussion à ce sujet.

Je ne crois pas cela de vous. Ce ne serait pas la première fois que Mme Charasson ment. Mais rassurez-moi bien vite ? Donnez-moi des preuves qu'elle ment.

Votre amie,
Alice.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

13/10/36

Chère Mademoiselle,

Il n'y a jamais eu de « lettre authentique » de jeune fille chez Gibert, mais exposée, une page de manuscrit ; sans doute une page où était composée une des lettres d'Andrée – Je sais que Gibert a écrit à Vendémiaire pour rectifier mais ne sais s'ils rectifieront. D'ordinaire, quand on calomnie, on ne revient pas sur ce qu'on a dit.

J'ai lu la + (*Croix de Saint-André, projet de roman d'Alice, ndlr*) et dans quelques jours je vous ferai signe.

A vous
M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi soir 24 octobre 36

Il n'est pas encore onze heures, par conséquent beaucoup trop tôt pour me coucher. J'en profite pour vous écrire un petit peu.

Savez-vous à quoi j'ai employé ma soirée ? A relire vos lettres – toutes vos lettres depuis 1928. Il en manque d'ailleurs 4 – un billet que je vous avais envoyé en vous priant de me le rendre, et que vous ne m'avez jamais rendu – 2 lettres que je vous ai renvoyées l'année dernière sans les ouvrir – enfin une lettre de juillet, horrible, où vous me disiez que vous n'aviez pas d'amitié et que j'ai brûlée sur mon balcon.

Mon impression après avoir relu vos lettres ?

C'est que vous êtes un gentil et charmant garçon – bien différent de cet affreux Costa.

Sympathie, gentillesse, désir et joie de se confier – désir aussi de rester libre – voilà ce que je vois dans ces lettres. Vous avez sûrement de l'amitié.

Quant à l'amour, mon Dieu, vous en avez autant pour moi que j'en ai pour vous – c'est-à-dire qu'on ne se rend pas compte.

Si amour il y a, c'est, des deux côtés, un amour qui serait alors sans désir, **sans besoin de se toucher** (1), sans trouble, sans rien enfin de ce qui désigne l'amour vulgaire.

Il est possible que j'aie de l'amour pour vous. En tout cas, je n'en sais rien. Ce que j'ai appelé jusqu'à présent « amour » n'était qu'un furieux désir de gloire, je m'en rends bien compte aujourd'hui. Si vous n'aviez pas été un « génie », je n'aurais jamais fait attention à vous. Je voulais la gloire. Or, la manière la plus facile pour une femme d'avoir la gloire, c'est encore d'épouser un monsieur célèbre.

Tout en écrivant mon roman, je vois les choses avec plus de clarté. Mon désir de me marier n'est rien à côté de mon désir de gloire. Il est parfaitement vrai d'ailleurs que si vous m'aviez épousée, j'aurais renoncé à faire une œuvre littéraire et que je me serais bornée alors, avec joie et douceur – aux travaux de ménage et de cuisine pour vous. Cette seule idée d'avoir épousé un génie m'aurait comblée – m'aurait fait abandonner ma plume à tout jamais.

Comme c'est étrange, ces passions ! Est-ce la sensualité « rentrée » qui rend ma vie si pathétique ? Ou bien mon désir de gloire ? Mon livre, si j'avais le temps, pourrait être un chef-d'œuvre. Le sujet est d'une splendeur exceptionnelle.

Bonsoir, Rilet, dormez bien. Vous savez comme je vous aime – d'amitié.

Une amitié qui fera que, jamais, jamais, je ne vous ferai de mal. Mon amitié qui ira jusqu'où ? Jusqu'à vous donner ma vie, peut-être, si c'était nécessaire. C'est bien possible que mon amitié ira jusque-là.

Alice.

Note : (1) Un double zéro dessiné par Montherlant pour ces mots.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

29 octobre 36

Mon charmant Ami,

Quels brigands que ces Treize ! Ils nous ont coupé la moitié des citations. Et le « demandez-moi plutôt pourquoi je suis venu ! ». Et le « dire qu'ils font sept heures de bureau par jour ! ».

Enfin, je suis contente, quand même !

C'est tout de même curieux que nous nous entendions si parfaitement bien, que tout ce qui fait plaisir à l'un fait, automatiquement, plaisir à l'autre ! Et dire que c'est cela que vous appelez l' « indifférence ». Fou que vous êtes !

Bonjour, « indifférent » Ami,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi soir 6 novembre 36

Cher Rilet,

Un mot encore, avant de me coucher. J'ai reçu votre livre ce soir : je vous en remercie. Mais n'oubliez pas surtout de m'envoyer un exemplaire des « Jeunes Filles » dont vous m'aviez privée cet été.

Andrée s'éloigne...Je ne me reconnais plus dans « Pitié pour les Femmes » (1). Par contre, je me suis reconnue dans la scène de la cuisine. Et très nettement. Savez-vous que cette soi-disant « pitié » est de l'amour ?

Je ne m'explique d'ailleurs pas très bien ce que vous entendez par « amour ». J'appelle « amour » l'estime, la sympathie, l'amitié, quand elle s'adresse à l'autre sexe. Pas autre chose. Je n'ai jamais eu une goutte de désir pour vous et pourtant je vous aime. Si j'avais du « désir » et pas d'amitié, c'est justement cela que je n'appellerais pas de l'amour.

Toutes ces jeunes filles qui se marient par coup de tête et qui ensuite divorcent deux ans après, ce n'est donc pas de l'amour ! Et ce n'est pas de l'amour, ces femmes qui, soi-disant « aiment » et qui ensuite traînent dans la boue ou insultent ce qu'elles disaient « aimer ».

L'amour est sans jalousie. L'amour est sans « désir ». Qu'est-ce que c'est alors ? Simplement vouloir le bien de ce qu'on aime – et le réaliser dans la mesure du possible.

Remarquez que cette petite chose : « Vouloir le bien », dévore une vie autrement plus à fond que ne pourrait le faire le « désir ». Si je vous avais « désiré », il y a longtemps que je me serais mariée...avec un autre.

Rilet, j'ai bien lu l'article de de Massot (2) dans les *Nouvelles Littéraires*. Vous le remercieriez de ma part. Mais il n'a pas parlé de mon roman ? Les N.L auraient-elles encore écourté son article ? Ce qu'il dit de Marie Leconte (3) est très bien : elle a été en-dessous de tout.

Il y a deux choses que je voudrais en ce moment, savez-vous ?

a) que Grasset prenne mon roman.

b) que vous ayez un jour le désir de m'emmener avec vous à Saint Germain l'Auxerrois (c'est près de la B.N) et que nous remercions pour l'amitié – très simplement. L'amitié, l'affection vraie et pure, c'est la seule chose bien entre moi et vous.

Bonsoir, Rilet, dormez bien. Je n'ai pas encore reçu les articles de « Vendredi » et de « Candide ». Vous savez que j'y tiens.

Alice.

P.S. Je ne vous invite pas, je ne vous propose rien. J'ai pensé que j'aurais davantage de vous en mettant l'éteignoir sur ma « volonté ».

Notes :

(1) *Pitié pour les Femmes* est le tome 2 des « Jeunes Filles » et fut publié en 1936

(2) **Pierre comte de Massot de Lafond** (1900-1969) est un ami de Montherlant. Il fut proche des surréalistes et des dadaïstes. Picasso fit un portrait de lui. Lire sur lui l'article n°23 écrit par Henri de Meeûs, sur le site www.montherlant.be : <http://www.montherlant.be/article-023-demassot.html>



Comte Pierre de Massot

(3) **Marie Leconte**, de son vrai nom Anne-Marie Lacombe, est une actrice française née en 1869 et morte en 1947. Sociétaire à la Comédie française en 1903 et sociétaire honoraire en 1924.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 novembre 1936

Cher Rilet,

Je vous ai écrit bien tard hier : j'ai encore à vous raconter des histoires.

Et d'abord ceci. Le deuxième numéro de « Micromégas » (1) va paraître le 10 novembre. Croyez-vous qu'il sera à surveiller ? Je pense qu'après nos articles de « Marianne » (2) et de « l'Intran » (3), Jeanne Sandelion va se le tenir pour dit.

Elle m'est sympathique, je ne sais pas pourquoi. Quand je vous disais que j'ignorais la jalousie ! Jalousie pourquoi ? Tant que je serais la plus vertueuse, je sais bien que je serais la plus aimée. Tout dépend donc de moi et pas d'une autre. Il y a dans la jalousie un extraordinaire manque de fierté.

J'ai lu un peu de Marie Lénérú (4) (après vos conseils) et j'ai vu avec plaisir qu'elle pensait comme moi.

Autre chose. C'est vrai qu'il y a des femmes qui vous ont pris pour un M. de Charlus (5) ? Quelle stupidité ! Je vous crois à puissance multiple si j'ose dire, dirigé aussi bien du côté d'une femme, que d'un homme, voire d'un animal, etc.

Et je trouve ça très bien ainsi tout en étant moi-même de puissance unique (dirigée uniquement vers un homme).

Le savez-vous ? Je ne suis pas 2 minutes avec un monsieur sans avoir immédiatement une opinion très nette sur son comportement à l'égard des choses de l'amour. C'est même un jeu chez moi, je m'amuse ainsi dans l'autobus ou ailleurs, je donne des notes, de 0 à 20.

Sur quoi je me base ? 3 choses : a) la voix, b) l'expression des yeux, c) l'allure générale. Sûrement, je ne me trompe pas. Voici quelques notes :

M. Hazard : 16 sur 20

« Hitler » à la B.N : 9 sur 20

M. de Saint-Auban : 4 sur 20

Jean Paulhan : 18 sur 20

Vous : 12 sur 20

Pierre de Massot : 2 sur 20

M. de... (Je ne me rappelle plus le nom. C'est le type à la tête penchée à la B.N., celui qui a là un haut poste et qui a écrit une « Histoire de la Marine ») : 12 sur 20

P.S. Inutile de dire qu'en-dessous de 10 sur 20, un homme ne m'intéresse en aucune manière. Au-dessus, l'indice « amoureux » compte, mais l'indice « spirituel » compte beaucoup plus. Je ne voudrais pas de Jean Paulhan, malgré ses 18 sur 20. Comme c'est compliqué !

A vous, Alice.

Notes :

(1) **La revue *Micromégas***, "Courrier critique et technique du livre moderne", fut **fondée en octobre 1936**. Editée par l'Union Latine d'Éditions (dirigée par Maurice Robert), elle parut jusqu'en avril 1940, puis réapparut en juillet 1959. Son rédacteur en chef était Maximilien Vox. Journal grand format (30 x 47 cm) de douze pages, et se voulant *organe de la défense du livre*, elle commentait l'actualité du monde des lettres et de l'édition. Présentant des écrivains et leurs oeuvres, ainsi que des conseils de lectures, certains articles avaient un ton quelque peu polémique visant surtout à promouvoir l'*indépendance* des Lettres d'avec la Politique.

Ce numéro 17 commentait les récents débats au Palais Bourbon relatifs à l'instauration d'une taxe sur l'imprimerie. (Source : Wikipedia).



(2) **Marianne** est le nom d'un journal politique et littéraire **orienté à gauche** qui fut publié à Paris dans les années 1930. Pacifiste, il se présente comme « l'hebdomadaire de l'élite intellectuelle française et étrangère ». Le journal, lancé en 1932 par Gaston Gallimard, est placé sous la direction d'Emmanuel Berl jusqu'à son départ en 1937. Pierre Bost en est le rédacteur en chef et André Malraux participe à la conception de la maquette. Dès 1933, les photomontages politiques signés par Marinus sont la marque de fabrique du journal, qui en publiera plus de 250, essentiellement en Une. Ils mettent en scène Hitler, Staline, Churchill et les dirigeants politiques de l'époque, dans les postures les plus cocasses, souvent inspirées des classiques. Parmi les contributeurs de l'hebdomadaire : Antoine de Saint-Exupéry, Georges Auric, Julien Benda, Pierre Mac Orlan, Jean Rostand, Henri Troyat, Herbert George Wells, Marlène Dietrich, Marie Bonaparte, Suzanne Chantal, Marcel Aymé...*Marianne* jouit d'une grande influence dans les milieux intellectuels de gauche, mais son succès limité (tirage de 60 000 exemplaires en 1936) conduit Gallimard à le vendre en 1937. Le journal se dépolitise et **sa publication cesse définitivement en août 1940**. En 1997, Jean-François Kahn lance la publication d'un hebdomadaire du même nom. (Source : Wikipedia).

(3) **L'Intransigeant** est fondé en juillet 1880 par Eugène Mayer, directeur de *La Lanterne*, pour le polémiste Henri Rochefort, qui en devient le premier rédacteur en chef. **Initialement journal d'opposition de gauche**, il est tiré à environ 70 000 exemplaires à sa création en 1880 et totalise 4 pages vendues 5 centimes. Rallié au boulangisme, il évolue rapidement vers des prises de position nationalistes. En 1898, il participe au concert de la presse antisémite hostile à Dreyfus. Léon Bailby, nommé par Rochefort rédacteur en chef en octobre 1905, en prend la direction à partir de novembre 1907 et le baptise *L'Intransigeant et « le Journal de Paris »* (jusqu'en juin 1916, puis en sous-titre) : toujours vendu 5 centimes, il se veut, **dans les années 1920, le plus grand quotidien du soir d'opinion de droite, avec un tirage de l'ordre de 400 000 exemplaires**, et une pagination qui progresse de 2 pages (durant la guerre) à 8 pages. Photographies et dessins apparaissent en une. En 1930, le quotidien atteint 10 pages vendues 25 centimes. En décembre 1932, Bailby, en homme de droite, démissionne pour raisons politiques, et le journal passe dans le giron du groupe Louis-Dreyfus, prenant une orientation plus centriste, mais sa situation financière s'aggrave, son tirage n'atteignant plus que 130 000 exemplaires à la fin des années 1930. La direction passe à Jean Fabry à partir de décembre 1936. En 1938, l'industriel Jean Prouvost rachète le supplément sportif de *L'Intransigeant*, fondé en 1926 et nommé *Match l'intran* : il en fait un hebdomadaire d'actualités en photos, inspiré de *Life* qui tire à plus d'un million d'exemplaires en 1939. *L'Intransigeant* cesse ses publications le 11 juin 1940, après la débâcle. (Source : Wikipedia)



Marie Lenéru (1875-1918)

(4) **Marie Lenéru** est une dramaturge et diariste française, née à Brest le 2 juin 1875, morte à Lorient le 23 septembre 1918. Elle est née dans une famille de marins rue de Siam à Brest. Son père était un homme très cultivé, mais il mourut alors qu'elle n'avait que dix mois. En mai 1887, à douze ans, à la suite d'une rougeole, elle devint sourde et aveugle. Sa mère poursuivit son éducation avec beaucoup de patience simplement par le toucher. Elle demeura sourde, mais sa vue s'éclaircit assez pour lui permettre de correspondre par écrit et de lire à la loupe. Elle mourut le 23 septembre 1918 à Lorient, à la suite de l'épidémie de grippe espagnole. En 1908, elle envoya une nouvelle, intitulée *La Vivante*, à un concours littéraire organisé par Le Journal. Le prix qu'elle gagna fut son premier succès littéraire. Catulle Mendès, Fernand Gregh et Rachilde saluèrent avec enthousiasme le talent de cette jeune fille inconnue. Sa première pièce de théâtre, *Les Affranchis* fut publiée en 1908 avec une préface de Catulle Mendès. Elle resta cependant trois ans sans être jouée, bien qu'elle obtint le prix de la « Vie heureuse ». Quelques-uns des amis de Marie Lenéru, dont le plus zélé était Léon Blum, entreprirent de lui trouver un théâtre. Finalement Antoine décida de programmer cette pièce à l'Odéon pour la saison 1910-1911. En 1927,

après la mort de l'auteur, cette pièce fut reprise à la Comédie-Française. Marie Lenéru nous est bien connue par la thèse que lui consacra une autre sourde, Suzanne Lavaud, en 1932. Marie se passionne pour des personnalités exceptionnelles: elle publie une étude sur Saint-Just, qui lui vaut des compliments de Maurice Barrès. *Le Cas de Miss Helen Keller*, est dédié à une jeune américaine sourde, muette et aveugle. Marie Lenéru nous fait imaginer les difficultés rencontrées par cette Américaine, qui démontra au monde qu'un handicap ne signifie pas être inférieur et devint la première personne handicapée à obtenir un diplôme. Après le succès des *Affranchis*, plusieurs de ses pièces se succédèrent : *Le Redoutable* en 1912 à l'Odéon encore ; *La Triomphatrice* en 1917 à la Comédie Française ; *La Paix* en 1920 à l'Odéon. Elle a laissé d'autres pièces non jouées : *La Maison sur le roc*, *Le Bonheur des autres*, *Les Lutteurs*, *Le Mahdi*. Ce théâtre, auquel on a reproché d'être froid et intellectuel, montre des couples qui se brisent contre des valeurs comme la religion, la famille, la charité . Elle a également laissé **un journal intime, tenu de 1893 jusqu'à sa mort en 1918**. Elle y confie d'une âme stoïque, ses souffrances et l'appétit de beauté et de perfection intérieure qui la tourmentait. Sa foi religieuse s'obscurcit peu à peu, remplacée par une sorte de sérénité païenne et par une exaltation passionnée de la vie, qui se satisfaisait en écrivant. Ce journal, édité par Crès en 1922, a été réédité en 2007 aux éditions Bartillat (sans les premières années). (Source : Wikipedia).

(5) **Palamède de Guermantes, baron de Charlus**, est un **personnage de l'œuvre de Marcel Proust** *À la recherche du temps perdu*. Les autres personnages lui attribuent nombre de sobriquets : il est *Mémé* pour les intimes, *Taquin le superbe* pour sa belle-sœur, *ma petite gueule* pour Jupien ou encore *l'homme enchaîné* pour les fripouilles d'un bordel. C'est un lecteur de Balzac qui l'a en partie inspiré par son Vautrin. Aristocrate parisien, très en vue dans la haute société du faubourg Saint-Germain, M. de Charlus est un homme cultivé, aux goûts raffinés et à la piété assumée. Veuf, né dans les années 1850, il a une quarantaine d'années quand le narrateur le rencontre. Antidreyfusard convaincu, il ne se montre pourtant antisémite que quand cela lui permet de cacher sa vraie nature. Personnage haut en couleur, il est décrit comme "un peu fou" par sa belle-sœur, Oriane la duchesse de Guermantes ; il est connu dans le monde pour sa violence et son caractère emporté ; ici, Proust s'inspire sans doute de Saint-Simon, connu pour ses colères terribles et ses prétentions de grand seigneur. Mais cette violence inexplicable, qui le brouillera peu à peu avec toutes ses relations et l'exclura du faubourg Saint-Germain, est bien sûr le symptôme le plus évident de l'homosexualité tourmentée du Baron. Car M. de Charlus est un « inverti », un homosexuel, attiré par les hommes puis plus tard par les jeunes garçons, et Proust en fait même l'emblème de ce « côté de Sodome » : il emploiera les termes de « charlisme » ou « un Monsieur de Charlus » pour évoquer d'autres invertis. On peut même aller plus loin et le qualifier carrément de pervers masochiste et pédophile à la fin de sa vie, où son plaisir sera d'être battu par des repris de justice. Il tombera en effet désespérément amoureux d'un jeune violoniste tout aussi violent, Morel, qui profitera sans scrupule de son argent et de ses relations, avant d'entretenir une relation avec le propre neveu du Baron, le jeune Robert de Saint-Loup. Pourtant, malgré cette description, qui fait ressembler Charlus à un monstre ignoble, le personnage a quelque chose d'extrêmement touchant, voire sublime. Sa sensibilité démesurée fait de lui quasiment un artiste, il faut voir avec quelle virtuosité il s'attaque publiquement à la comtesse Molé, comme il règne avec majesté sur le milieu Verdurin (chez qui il fréquentera un moment, comme Swann) ou comment il éconduit le narrateur avec brio (le côté de Guermantes). Charlus est fondamentalement un être qui souffre, qui vit une douleur terrible de devoir cacher sa nature véritable, de vivre dans le mensonge, lui qui est épris de pureté : par exemple, sa relation avec Morel, pour violente et étrange qu'elle soit, est complètement chaste. Il ne peut également résister à la tentation de parler de lui sous couvert de parler littérature : dans le train pour la Raspelière, il évoque *Les Secrets de la princesse de Cadignan* de Balzac, mais tous les personnages présents comprennent bien qu'il s'agit là d'un aveu voilé (sauf la pauvre femme du docteur Cottard, qui croit qu'il est juif et qu'il le cache). En un mot, le Baron est digne de pitié, car c'est quelqu'un de profondément bon : il n'hésite pas à doter la nièce de son bon ami Jupien (avec qui il entretient une relation tout d'abord charnelle, avant que Jupien ne s'occupe de lui comme une mère) et à lui donner le prestigieux titre d'Oloron, tout comme il veut plus que tout, voir réussir son protégé, Morel. Modèles : Les probables modèles de M. de Charlus seraient Robert de Montesquiou, pour son allure générale, son orgueil, son insolence et ses dons artistiques ; le baron Doazan, poudré et bouffi, amoureux d'un violoniste polonais ; le comte Aimery de La Rochefoucauld, connu pour sa morgue et la dureté de ses mots ; le trouble Oscar Wilde ; Edouard de La Rochefoucauld-Doudeauville, duc de Bisaccia ; **et en partie Marcel Proust lui-même**. Certains auteurs citent également le maréchal Lyautey ou Charlus, le roi du café-concert. Sa vieillesse est inspirée du prince de Sagan. (Source : Wikipedia).



Marcel Proust

Note : Le baron de Charlus dans *Les Jeunes Filles de Montherlant*

Dans sa lettre de novembre 1936, Alice écrit à Montherlant : « C'est vrai qu'il y a des femmes qui vous ont pris pour un M. de Charlus ? Quelle stupidité ! Je vous crois à puissance multiple si j'ose dire, dirigé aussi bien du côté d'une femme, que d'un homme, voire d'un animal, etc. »

*Dans « Pitié pour les Femmes » qui est le tome 2, publié en 1936, du roman **Les Jeunes Filles** de Montherlant, on lit une lettre d'Andrée Hacquebaut, - (l'héroïne du roman, vieille fille intellectuelle et provinciale, folle amoureuse du héros du livre, Pierre Costals) -, lettre qui n'a pas pu être inspirée directement par la lettre de novembre 1936 écrite par Alice Poirier à Montherlant reprise dans cette Correspondance 1936, vu que le roman est publié en 1936..*

Ceci dit, la lettre du roman figurant à la page 1185 de la Pléiade, Romans 1 de Montherlant, est une lettre d'Andrée Hacquebaut, sans doute inspirée par la poétesse Jeanne Sandelion autre amoureuse bien réelle et passionnée de Montherlant. Pour le confirmer avec certitude, il faudra dépouiller encore l'énorme correspondance Sandelion-Montherlant achetée en décembre 2015. Mais il est très plausible que Montherlant via son roman ait voulu répondre aux questions de Jeanne Sandelion et à celles d'autres personnes qui, sans l'avoir lu, voyaient en Montherlant un baron de Charlus.

J'expose ci-après ces passages du roman « Pitié pour les Femmes » : (page 1183 et suiv. Romans 1, Montherlant, Pléiade, Gallimard) où le héros Costals se défend d'être un « Charlus » !

Andrée Hacquebaut

Cabourg

A Pierre Costals

Paris

30 juin 1927

Lisez ou ne lisez pas. Cette lettre, qui sera la dernière, est seulement pour que vous sachiez que JE SAIS.

Brisée par vous, avec 39 de fièvre – une fièvre de chagrin, rien d'autre, sur le point de tomber malade ou de devenir folle, j'ai dû changer d'air immédiatement, et je suis venue à Cabourg chez une amie. Au casino, j'ai fait la connaissance de tout un groupe de femmes de lettres et de poétesse, parmi lesquelles la baronne Fléchier.

- Costals ? Non seulement de sa vie il n'a tenu une femme dans ses bras, mais de sa vie il n'en a désiré une ! (...).

Et de parler de Proust. Je me suis jetée sur Proust, dont je n'avais rien lu. Quelle révélation ! Les écailles me sont tombées des yeux. Tout cela est aveuglant. *M. de Charlus, c'est vous !...*

Tout ! tout ! Vous aimez la force, - comme lui. Vous faites de longues marches,

- comme lui. Vous ne portez pas de bagues, - comme lui. Tous les indices corroborent, tout est contre vous. L'autre jour, à votre atelier, vous aviez un col Danton ouvert. Et le jour où vous m'avez fait remarquer que vous portiez de gros souliers anglais à bouts ronds comme personne n'en porte à Paris. Vous parliez de vos pieds sensibles ! En réalité, affectation de virilité, alibi.

Et vos contradictions dans votre attitude avec moi ! C'est « l'incohérence » de M. de Charlus. Et vos hauts et vos bas ! « Les hauts et les bas eux-mêmes de ses relations avec moi », écrit Proust de Charlus.

Avenue Marceau, vous m'avez dit : « Voyez quelle confiance, j'ai en vous. Je vous parle comme à un homme. » Pardi !

Et « cette finesse de sentiments que montrent rarement les hommes ». On peut vous dénier tout, mais pas la finesse de sentiments.

Vous m'avez dit un jour que les jeunes gens étaient idiots : Charlus le dit lui aussi !

« ... Nous admirons dans le visage de cet homme (Charlus) une délicatesse qui nous touche, une grâce, un naturel dans l'amabilité... » Et moi qui disais de vous à tous : « Il est si aimable, si naturel ! » Imbécile que j'étais ! C'est quelque chose d'épouvantable que de plonger dans ces enfers. Ma vision du monde en a été transformée. (...)

Maintenant je comprends pourquoi je vous paraissais si peu désirable ! Et moi qui me torturais, qui allais à mon miroir ! Pourquoi vous n'aviez pas besoin de moi. Parbleu, puisque la femme était en vous.

Vous, Costals, possédé et non possédant ! Dominé et non dominateur ! Cherchant dans l'amour la même humiliation que nous y cherchons, nous ! Vous me soulevez le cœur. Vous me salissez la face du monde, après me l'avoir ensoleillée.

Comme je ne connais rien à ce stupre, et que les dames du casino n'y connaissent rien non plus, si j'en juge par les questions qu'elles se posaient l'une à l'autre, j'ai surmonté ma nausée et j'ai consulté le questionnaire médical de mon amie de Cabourg. (...)

Vous pouvez donc dire que les femmes vivent à côté de la réalité, qu'elles ne désirent rien tant que garder la tête sous l'aile, etc. Tout ce que vous voudrez, mais pour moi c'est bien simple : il y a dans le monde un certain nombre de choses horribles que je ne veux pas connaître. Ma dignité de femme, et, éventuellement, d'épouse et de mère, me l'interdit ; j'en serais souillée à jamais. (...)

Voici cinq ans que vous m'empêchez de me marier. Ma jeunesse a été perdue par votre faute. Et ma vie entière, car il n'y a que la jeunesse qui compte dans la vie d'une femme. Et perdue pour qui ? Pour le *malheureux* que vous êtes ! Imaginez-vous ce qu'est la tragédie d'une femme qui a incarné dans un de ces êtres *l'homme-type*, et qui, un jour, a cette révélation ? (...) Vous n'êtes qu'un pauvre snob du décadentisme et de la pourriture, un simple suiveur des Gide et des Proust, ces imbéciles, pourris de cérébralité, de stérilité, d'esthétisme, au lieu de faire honnêtement leur métier d'hommes, d'être des hommes utiles aux autres, à leur patrie, etc. (...) Or, puisque dans toute votre attitude à mon égard et à l'égard de la société, vous n'êtes qu'insincérité, votre œuvre ne peut que l'être elle aussi. Je ne puis plus croire une seule des paroles que vous avez écrites. Votre œuvre n'est que rhétorique, un monument de mauvaise littérature. S'il vous reste un atome d'honnêteté, brisez votre plume. Vous n'avez qu'à vous terrer et à vous taire, sous le ricanement des hommes normaux et des femmes saines. (...)

Je vous écris avec une infinie tristesse. Mais ce n'est plus pour moi que je suis triste, aujourd'hui, c'est pour vous : ah ! les temps sont bien changés ! Vous m'avez assez plainte, c'est bien mon tour de vous plaindre. Vous m'avez aimée mettons

comme une sœur ; moi, je crois pouvoir arriver à vous aimer aujourd'hui avec la compassion et la miséricorde d'une mère, et cela me permet la sérénité. (...)

(...) Si mes lettres vous ont jamais été douces, vous ont soutenu, vous ont fait réfléchir, prenez en considération celle-ci, qui est une adjuration suprême. Ressaisissez-vous dans cet Abîme. Rentrez dans l'humanité véritable. Redevenez un homme.

Pierre Costals
Paris
à Armand Pailhès
Toulouse

(...) Une femme rebutée, parce qu'elle ne plaît pas, accueille avec transport, d'une vieille folle littéraire, une affirmation extravagante sur son « insulteur ». Cette affirmation la justifie, en la convainquant que ce n'est pas à cause de son physique qu'elle est rebutée, et la venge, en lui montrant son insulteur sous un jour « infâme ».

(...) Andrée ne craint pas d'écrire que le fait de m'avoir reconnu en M. de Charlus a « transformé sa vision de l'univers ». (...) Peut-être tout ceci appellerait-il aussi quelques considérations sur le manque de psychologie des femmes, manque qui m'a toujours frappé. La plupart d'entre elles vivent à côté de la réalité. Si on voulait reprendre toute l'attitude d'Andrée, on verrait qu'elle se met le doigt dans l'œil, à chaque coup, avec une régularité aussi saisissante qu'elle est confondante : elle croit qu'elle est jolie, elle croit que je l'aime, elle croit que je n'ai pas d'enfant, elle croit que je suis M. de Charlus, elle croit que je suis malheureux, etc. (...)

Remarquez que ce n'est pas M. de Charlus qui m'effraye. « On appelle contre-nature ce qui est contre la coutume. » (Montaigne.) (...) Elle me parle, la sotte, de mon « Abîme » ; nos abîmes sont ailleurs que là. Non, ce qui m'effraye, c'est l'obscurité où l'âme demeure pour l'âme. Elle n'a rien compris à moi, malgré toutes les apparences, puisqu'elle a pu se tromper sur moi à ce point. Et moi je n'ai rien compris à elle, puisque jamais, au grand jamais, je ne l'aurais crue capable de se tromper ainsi. (...)

(Extraits des pages 1185 à 1197, Pléiade, Romans 1, *Pitié pour les femmes*, de Montherlant)

oo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 11 novembre 1936

Cher Rilet, vite un mot. Je viens de lire l'article de « Marianne » et voici ce que je décide (sous réserve que vous l'approuviez) :

1°) que vous ne fassiez plus aucune allusion à moi dans les Revues. Je trouve peu honorable pour moi de me disputer avec Mlle Sandelion au sujet de cette affaire et je n'ai d'ailleurs aucune envie de prendre ses « restes ». Le « scandale » eût en effet été une excellente publicité pour mon livre; mais le scandale réchauffé et 2^{ème} édition ne ferait que me couvrir de ridicule – inutilement. Puisque c'est Mlle Sandelion qui

s'est emparée du bénéfice, le plus intelligent est maintenant de le lui laisser et de nous taire.

2°) Je voudrais tout de même (quand mon roman sera fini, d'ici un ou deux mois) qu'il paraisse et qu'il paraisse chez Grasset.

Pour cela, je lui proposerai la seule chose qui soit capable de le retenir : de lui payer une partie des frais. J'ai compté mon argent : j'ai 1.000 francs. Avec ce que me doit mon éditeur, les « Presses Universitaires », cette année, cela me fera peut-être 2.000. Ces 2.000, je suis toute prête à les offrir à Grasset pour qu'il imprime mon livre.

3°) Une chose que je vous demande à vous, Rilet, par amitié et par gentillesse pour moi. Quand ma « Croix de Saint André » sera imprimée, vous donnerez l'ordre qu'elle soit exposée, dans toutes les librairies de France, entre vos deux livres à vous.

Cela fera à peu près le croquis suivant :

Croix de St André

Les Jeunes Filles

Pitié pour les Femmes

Rien de plus. Pas de bande publicitaire à « scandale ». Aucune allusion à la vraie identité d'Andrée Hacquebaut dans les Revues. Mais cela : que vos deux livres protègent et auréolent le mien, édité par le même éditeur. Les gens avisés qui liront les trois livres verront fatalement la ressemblance et tireront d'eux-mêmes les conclusions.

Bonjour Rilet, à vendredi. Je n'ai rien lu dans le Jour d'hier.

Alice

(Alice reprend sa lettre et poursuit :)

11 novembre 36

Rilet,

Il est bientôt minuit et j'ai envie de dormir. Mais je ne résiste pas au plaisir de vous copier la plus belle lettre de mon livre, celle où je dévoile le secret. La voici :

Jacqueline à Juliette :

« Ma pauvre Juliette, tu es complètement folle. Mais ta folie est noble et je voudrais essayer de te la définir à toi-même (à moi aussi : cette analyse est passionnante.)

Tout le mal vient de là : c'est que tu prends Cabrol (1) pour un saint. Il ne doit pas être séduit, comme les autres hommes, par l'attrait du sexe ou par un intérêt quelconque : il doit l'être par la vertu. C'est ce que j'appelle la « Sainteté ». Visiblement, c'est cela que tu veux, la seule chose qui te ferait plaisir en amour puisque les hommes que tu pourrais conquérir normalement et humainement, tu les dédaignes.

Poursuivons. Tu sais que Cabrol ne serait à toi (vu son manque de désir) que s'il devenait un saint. Suppose donc que Cabrol n'ait aucun goût pour la sainteté. Tu t'en aperçois et tout est fini entre vous. Malheureusement, Cabrol a du goût pour la sainteté. Et c'est là, pauvre amie, que tu trébuches et que tu t'enlises. Ce goût qu'il a (et qu'il ne réalise d'ailleurs jamais) comme tu es toi-même magnifique, tu t'en aperçois. Et que tu t'en aperçois, c'est justement ta ruine puisqu'alors tu espères toujours. Cela peut durer dix ans, vingt ans, toute ta vie. C'est ce que j'appelle la Croix de Saint-André. Tu t'attaches à lui par quelque chose qui est à lui-même son

étoile et sa brûlure. Mais ce quelque chose, par malheur, il ne l'atteint jamais. Glorifiant le même idéal, merveilleusement et divinement unis, vous aboutissez donc cependant à ce paradoxe qui est de ne vous rencontrer jamais.

Ton mal, Juliette, est irrémédiable. Non seulement, tu n'atteindras jamais Cabrol, mais tu seras, perpétuellement, dégoûtée d'un autre par lui. Car la sainteté, n'est-ce pas, il n'y a rien de plus beau ! Tous les autres amours sont ternis à côté d'un amour comme celui-là. »

Bonsoir, Rilet. Si vous saviez comme je suis contente d'avoir compris ! Votre explication des « Jeunes Filles » où Andrée est la dernière des idiots de se figurer qu'on la « désire » ne m'avait jamais satisfaite. Je ne suis pas idiote et je n'ai jamais cru que vous me désiriez. (Pas plus moi que vous.)

Alice.

Note : (1) Cabrol est le nom qu' Alice a choisi pour désigner Montherlant dans son roman.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

12 novembre 36, vendredi soir

Rilet, des flots, des torrents de mélancolie. Triste quand je ne vous vois pas. Mais triste aussi quand je vous vois.

Le bonheur, quelle ironie ! J'ai trente-six ans et je ne suis pas heureuse. Et je ne le serai jamais évidemment. Je me demande pourquoi cette effrayante punition, à moi qui n'ai qu'un péché, l'orgueil – et justifié encore. Je n'ai jamais fait de mal dans ma vie. J'ai seulement cru à ma supériorité – et j'y croirai jusqu'à mon dernier souffle.

Cette incompréhension – même chez vous !

Vous ne vous rendez pas compte que la Bibliothèque est mon seul plaisir – le seul moment de la journée où je vois des visages qui ne sont pas ceux du chat ou de mes parents. Je ne leur parle pas à ces gens, je ne sais même pas leur nom. Je ne leur ai jamais serré la main. Mais ils me font chaud, ne comprenez-vous pas cela ?

Je pense que vous me plaignez de mon effrayante solitude, que vous priez peut-être pour moi. Cela ne sert à rien. Sortir de ma solitude, c'est devenir médiocre – par conséquent souffrir encore. Je ne pourrais pas supporter de devenir médiocre. J'y vois un abîme de peines plus profond que celui où je me noie.

Vous m'avez demandé si je voulais que mon roman soit imprimé – ou non. Je le veux, évidemment, aucune hésitation à ce sujet.

Ne croyez-vous pas que nous pourrions mettre dans le secret Janine Bouissounouse et qu'elle donne une petite interview dans les Nouvelles Littéraires ou ailleurs ? Je vois qu'elle fait beaucoup d' « enquêtes » en ce moment. C'en serait une aussi et pourrait aider à la propagande de mon livre.

Mais encore une fois, ne me comparez pas à J. Sandelion – ni à qui que ce soit au monde. Par principe, je déteste être « comparée à... ». Mon nom seul, toujours, (ou bien alors près du vôtre).

Claude Chardon m'a écrit pour me demander des coupures. Je les lui ai envoyées. Mais ne saviez-vous pas que j'ai, à la maison, la défense expresse de donner mon adresse ? Vous allez me faire avoir des ennuis si vous continuez à la donner comme ça à tour de bras. Songez que nous ne recevons, en moyenne, à nous 3, qu'une lettre toutes les 3 semaines. Ce flot brusque de correspondance (Poldès (1) hier,

Claude Chardon aujourd'hui) étonne et scandalise.

A vous, Alice

P.S. Ces 2000 francs que je voulais donner à Grasset, nous pourrions les mettre en commun avec 2000 de vous et nous irions en Egypte ensemble. Cela ne vous dit rien ?

Il y avait un article sur vous dans « Vendémiaire » du 11 novembre.



Léo Poldès

Notes : (1) Léopold Szeszler, dit **Léo Poldès** (1891-1970), journaliste et écrivain français

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 18 novembre 36

Cher Rilet,

Je vous envoie les ragots de St-Marcellin.

Décidément !

J'ai répondu à Claude Chardon que ces vers étaient abominablement mauvais et que je m'étonnais vraiment qu'elle pût croire un seul instant qu'ils fussent de vous.

Autre chose. Que devient mon roman ? Si Grasset n'en veut pas, le mieux serait peut-être qu'il le rende. J'aurais ensuite besoin de 15 jours pour y intégrer ce que je viens d'écrire ces dernières semaines. Ensuite, nous pourrions le proposer à un autre.

Excusez-moi de vous abandonner ce travail en vérité ennuyeux. J'avais de la « volonté » et même de l' « obstination » pour essayer d'épouser un homme que j'aimais. Je n'en ai guère pour talonner un éditeur. Pourtant, autant que possible, j'aimerais que ce bouquin paraisse.

Je lirai le Temps de ce soir pour voir si Thérive (1) a écrit quelque chose sur vous. Et Maurois dans Paris-Soir d'hier, n'est-ce pas à vous qu'il fait allusion ? Je viens de lire un extrait de son article dans Paris-Midi et intitulé « Les Cyniques ».

Bien amicalement,

Alice

(1) **André Thérive**, de son vrai nom **Roger Puthoste**, né le 19 juin 1891 à Limoges, mort le 4 juin 1967 à Paris, est un écrivain, romancier, journaliste et critique littéraire français.

ooo

Cher Rilet, le mythe-Sandelion continue à me tourner le sang : je n'en ai pas dormi de fureur, toute la nuit.

Qu'elle publie son roman tant qu'elle le voudra : cela ne me regarde pas mais qu'elle le publie comme le récit authentique Andrée-Costa, non, non et non. C'est une imposture et cela ne doit pas être.

Du reste, nous sommes lésés tous les deux :

- Vous, qu'elle accuse de muflerie
- Moi, qui aurais pu faire de ce soi-disant « scandale », le piédestal pour ma notoriété et qui perds par conséquent cet avantage.

Il faut donc contre-attaquer au plus vite. J'ai pensé pour cela à une interview de l'authentique A.H. par Jeanne Bouissounouse. Janine encombre toutes les Revues de ses « enquêtes » ; j'ai pensé qu'elle serait sans doute très contente de cette aubaine que je lui offre.

Faut-il lui écrire ? Je l'inviterai chez moi sous prétexte de lui faire voir Andrée Hacquebaut. Ensuite, je lui dévoilerai tout. Elle aura le droit de tout répéter – de tout dire de ce qu'elle aura vu (votre portrait dans ma chambre, vos lettres, etc.) SAUF MON NOM. (1)

Que pensez-vous de cette idée ? Il me semble qu'il faudrait intéresser les populations à la personne d'A.H. Pour cela, créer toute une mise en scène de mystères, dévoiler petit bout par petit bout – mais ne jamais dire le secret entier (2).

Croyez-vous que Janine Bouissounouse saura garder un secret et que je fais bien en m'adressant à elle ? Si vous avez quelque chose à dire, téléphonez-moi. Je n'entreprends rien sans votre « imprimatur ». J'ai bien trop peur de mon peu de connaissance des hommes et de mon extraordinaire faculté à accumuler les bourdes.

Si l'interview paraissait, nous ignorerions entièrement J. Sandelion, comme de juste. C'est la meilleure réponse. Ne pas se disputer avec elle, ne pas opposer mon roman au sien. Mais la battre de loin, avec le simple éclat de la vérité.

Votre amie, Alice.

Note :

(1) En agitant un projet d'interview où elle ne cacherait rien à la critique-journaliste **Janine Bouissounouse**, il est clair qu'Alice espère que Montherlant sortira du bois pour lui déconseiller cette interview. Montherlant détestait mêler vie privée et vie publique. Logiquement, il doit refuser à Alice Poirier de raconter tous les détails de leurs rencontres et de leur correspondance ; Montherlant a tout à craindre de l'imagination d'Alice et de ses bavardages où elle se donnerait le beau rôle, - celui de la seule véritable inspiratrice des Jeunes Filles (qu'elle n'est peut-être que très partiellement) ! Donc, on peut supposer que cette lettre d'Alice a pour premier but de faire sortir Montherlant de son silence. Elle attend une réponse, si pas écrite, au moins verbale. Redoutable Alice face au Lapin blanc qui lui échappe et qu'elle voudrait bien serrer contre elle...Mais, prudente, elle demande à Montherlant de lui accorder l'imprimatur...dont elle se passera très vite !

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi soir 19 novembre 1936

(Il s'agit d'un pneu posté le 19 novembre 36)

Cher Rilet,

Je viens de voir M. Grasset (1). Il n'a pas du tout l'air content de la manière dont j'ai vu le sujet.

Quant à toutes ces idées de « gloire » qui me traversait (sic) la cervelle, il trouve (avec raison sans doute) que c'est dans mon cas un peu présomptueux.

Je dois le revoir mardi ou un autre jour de la semaine prochaine – quand il aura fini de lire.

Il me répète aussi que mon nom circule dans les librairies et que c'est déplorable. Que faire ? J'ai envie de ne pas donner suite au projet Bouissounouse (2).

A vous, Alice

Note : (1) **Bernard Grasset**, né le 6 mars 1881 à Chambéry et mort le 20 octobre 1955 à Paris, est un éditeur français. Fils d'Eugène Grasset, avocat originaire de Montpellier à Chambéry, et de Marie Ubertain, fille d'un receveur de l'enregistrement, ce n'est qu'à la mort de son père en 1896 que Bernard Grasset est emmené à Montpellier par son oncle Joseph Grasset, professeur à la faculté de médecine. Là, il entreprend des études en sciences économiques couronnées par un doctorat, puis monte à Paris, où il fréquente le Café Vachette. Il y rencontre Jean Moréas, Émile Faguet et Jean Giraudoux. En 1907, Bernard Grasset fonde les « Éditions Nouvelles » au 49, rue Gay-Lussac (où il s'est installé en arrivant à Paris). Le premier livre qu'il publie est le roman d'Henry Rigal, *Mouette*. Il doit son premier gros succès au livre de pastiches signé Paul Reboux et Charles Muller : *À la manière de...* édité dans la collection « Cahiers Rouges ». Surviennent ensuite deux Goncourt consécutifs, en 1911 et en 1912, *Monsieur des Lourdes* d'Alphonse de Châteaubriant et *Filles de la pluie* d'André Savignon. Il s'installe alors au 61, rue des Saints-Pères où les éditions Grasset sont toujours. En 1913, Bernard Grasset publie à compte d'auteur le premier volume d' *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, sans l'avoir lu. L'année 1920 ouvre pour lui une période faste puisqu'il lance les « **Quatre M** » : **André Maurois, François Mauriac, Henry de Montherlant et Paul Morand**. En 1921, il confie à Daniel Halevy ce qui deviendra la collection « Les Cahiers verts », dont le premier titre – et premier succès – sera *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. De nombreux auteurs rejoignent les Éditions Grasset : Raymond Radiguet avec *Le Diable au corps*, Blaise Cendrars avec *L'Or. La merveilleuse histoire du général Johann August Suter*, Jean Guéhenno avec *Caliban Parle*, Jean Giono et sa *Colline*, Philippe Soupault avec *Les Frères Durand*, Joseph Delteil avec *Sur le fleuve Amour*, Ramuz et *La Grande Peur dans la montagne*, ou encore André Malraux et *La Tentation de l'Occident*, Joseph Peyré qui assure neuf titres à l'éditeur, dont *Sang et lumières* qui obtient le Prix Goncourt en 1935. Pendant la Seconde Guerre mondiale, comme la plupart des éditeurs français de l'époque, il a plus ou moins « collaboré » avec l'occupant allemand, sous peine d'interdiction de tel ou tel titre ou de privation de papier. Ami et éditeur de l'écrivain allemand Friedrich Sieburg, il publie son ouvrage *Dieu est-il français ?* En 1930 et il invite l'écrivain à Paris en 1941. Il reçoit ses amis à Garches et est surnommé le *César de Garchesgaden*, par allusion à Berchtesgaden, résidence d'Hitler. Il publia certains auteurs qui devinrent par la suite collaborationnistes comme Fernand de Brinon (*France-Allemagne (1918-1934)* en 1934), Jacques Doriot (*Refaire la France* en 1938 et *Je suis un homme du Maréchal* en 1941), Abel Bonnard (*Le Bouquet du monde* en 1938 et *L'Amour et l'Amitié* en 1939), puis Jacques Chardonne, Georges Blond (*L'Angleterre en guerre : récit d'un marin en guerre* en 1941 et *L'épopée silencieuse : service à la mer, 1939-1940* en 1942). En ce qui concerne Pierre Drieu la Rochelle, cet auteur essentiellement publié par Gallimard et directeur de la NRF, ne publia qu'un seul ouvrage chez Grasset, *Mesure de la France*, en 1922. *Les Principes d'action* d'Adolf Hitler furent publiés en 1936, avec une préface soulignant que « cette publication n'entraîne aucune adhésion de la part de l'éditeur aux principes qui y sont exprimés, ne répondant qu'à une nécessité de documentation », cette même année il avait obtenu l'accord de Maurice Thorez et Léon Trotsky pour le même type de document. Il publia dans cette même période Ernst Glaser et Ernst Erich Noth, écrivains allemands anti-fascistes, qui avaient choisi de fuir leur pays pour se réfugier en France. Il refusa en 1942 la demande des Allemands de rééditer *Mein Kampf*, qui avait été publié par l'éditeur Sorlot. Il publie également le gaulliste François Mauriac. **En 1944, il est accusé de « collaboration », sur dénonciation anonyme. Il est condamné par la Chambre civique le 20 mai 1948 à la dégradation nationale à vie et à la confiscation de ses biens.** Lors de son procès, le quota de publications imposées par l'occupant fut établi à 1 %. **En 1949, sur décision du président de la République Vincent Auriol, Bernard Grasset retrouve ses droits et reprend sa maison d'édition.** Il découvre, notamment, Hervé Bazin et Jacques Laurent. En 1954, il cède le capital de sa maison d'édition à Hachette. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (88^e division). (Sources : Wikipedia).



-300-

Bernard Grasset (1881-1955)

(2) **Janine Bouissounouse** : née en 1903, décédée en 1977, Romancière et historienne. - Journaliste. - A publié aussi plusieurs essais en collaboration avec son mari Louis Héron de Villefosse (1900-1984).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

19 novembre 1936. Soir

Rilet,

Un mot encore sur cette entrevue avec Grasset. Il m'a dit des choses dont la moitié m'a paru juste et l'autre pas.

La partie fausse, d'abord. Il croit dur comme fer que vous avez voulu peindre en Andrée Hacquebaut un personnage « grotesque et ridicule ». Quelle drôle d'idée ! Je suis persuadée que vous n'avez rien voulu peindre de tel.

Le bouquet, c'est qu'il se figure que j'ai voulu me « rendre ridicule » moi aussi dans mon héroïne ! Quand j'ai voulu peindre au contraire un génie-Femme ! Enfin, ces opinions sont intéressantes en ce sens qu'elles seraient celles sans doute de la majorité des lecteurs.

Maintenant autre chose, et qui m'a fort peinée. Il m'a dit que mon nom traînait partout dans les librairies, qu'on disait partout que c'était moi l'héroïne, même que nous étions plusieurs à nous disputer cet honneur, et autres ragots.....

Je vous en supplie Rilet. Faites cesser ces bruits au plus vite. Ils nous sont affreusement préjudiciables à l'un et à l'autre et pour ce qui est de moi, je refuse avec horreur la perspective de me disputer avec qui que ce soit au sujet de cette histoire. Je ne me dispute avec personne. Je ne prends à personne ce qui lui appartient. Je vous l'ai déjà dit, je pense.

A vous. Je serais contente de vous voir un jour de la semaine prochaine. Téléphonnez-moi.

Quant à ce projet d'interview avec Janine Bouissounouse, c'est bien entendu enterré – au moins provisoirement. Pour le moment, ce qui vaut le mieux, c'est le silence – et le silence absolu – sur toutes ces questions personnelles. Comme après tout, personne ne me connaît, comme personne ne m'a jamais vue, ces ragots, espérons-le, se dissiperont vite.

Votre amie, Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

22 novembre 1936

Cher Rilet,

Je vous écris souvent, mais c'est que j'ai toujours beaucoup à vous raconter.

Ci-joint un article de Berl (1), dans « Marianne ». Il m'arrache des cris de sympathie. Cette « ligne politique », c'est bien aussi la mienne (pour le moment). N'être ni de droite ni de « gauche ». Etre soi. Le communisme, autrefois, m'a attirée. Puis Hitler, et le merveilleux redressement de l'Allemagne qu'il avait réussi. Aujourd'hui, ce qui m'attire, c'est une certaine indépendance fière, et où avant d'appartenir à un parti, on s'appartient avant tout à soi-même.

Je vous aime en songeant que nous sommes si parfaitement d'accord, vous et moi, sur ce point important.

Marcelle Loutrel m'a envoyé un carton pour sa causerie de demain et de samedi prochain sur vous. Je serais enchantée d'entendre parler de vous – malheureusement je crains d'être repérée et il m'est impossible de risquer cela. Encore une fois, je refuse avec horreur la perspective d'un succès de polichinelle. Ce que j'ai voulu, c'est le succès honorable, pour mon talent.

Tant que l'on ne voit en moi que l'héroïne « de petites histoires littéraires » comme l'écrit si fâcheusement Pierre de Massot dans son article, je dois naturellement refuser de me montrer. JE VEUX QU'ON M'ADMIRE, quoi de plus légitime ? Ceux que je sais incapables de cette admiration, je ne leur ferai certes pas le plaisir de leur servir de polichinelle, à quoi bon ?

Reçu aussi une lettre de Claude Chardon (2). Catastrophe, elle m'apprend que ce poème que j'avais qualifié de « crotte de chat » est d'elle !! Ma franchise me fait bien du tort. Elle m'a l'air de vouloir venir à Paris et de songer à me voir. Je compte sur vous pour lui défendre – à tout prix – l'accès de ma maison.

Si elle me surprenait quand je raccommode des chaussettes ! Dites-lui bien que j'ai le téléphone : ce sera un moindre mal.

Pour ce qui est de Grasset, j'espère le revoir la semaine prochaine. Je tiens plus que jamais à ce que ce soit lui – et pas un autre – qui prenne mon roman. Maintenant que mon histoire court les librairies, vous ne me voyez pas traînant cette œuvre de l'une à l'autre ! Ce serait me perdre tout à fait, j'aimerais mieux alors renoncer.

Et puis, surtout Rilet, silence maintenant sur moi, dans les journaux. J'ai écrit à Janine B. qu'Andrée Hacquebaut était brusquement retournée en province, que je ne pouvais plus, par conséquent, lui donner d'interview.

A vous,

Alice.

Notes :

(1) **Emmanuel Berl**, né le 2 août 1892 au Vésinet (Seine-et-Oise, Yvelines depuis 1968) et mort le 21 septembre 1976 à Paris 14^e est un journaliste, historien et essayiste français. Il est l'époux de la chanteuse Mireille.



Emmanuel Berl (1892-1968)

-302-

(2) **Claude Chardon**, poétesse, Prix littéraire des Alpes françaises en 1934, écrit en juillet 1943 une chanson dédiée au maquis de Malleval.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 24 novembre 1936

Cher Rilet,

Voici un projet d'interview renouvelé. Regardez-le, corrigez-le, mais ne décidons rien avant que j'aie vu le projet.

J'aurais voulu grâce à cette interview :

a) me glorifier à ma valeur

b) vous glorifier

c) casser les pattes à ces canards infects d'après lesquels, je serais l'héroïne des « petites histoires littéraires ». (Pauvre de Massot ! Je n'ai toujours pas digéré cela. Le 2 sur 20 que je lui octroie en puissance génératrice (sic au lieu de *génésique*), est en partie une revanche de ma colère.)

A vous,

Alice.

ooo

Interview renouvelé (écrit par Alice Poirier) : texte dactylographié non daté joint à la lettre du 24 novembre 1936 qu'elle adresse à Montherlant)

AVEC ALICE POIRIER, l'inspiratrice des « Jeunes Filles »

- On parle beaucoup de vous, je voudrais savoir quel a été, au juste, votre rôle dans l'élaboration des « Jeunes Filles » ?

- Sans moi, les « Jeunes Filles » auraient été écrites mais écrites autrement. Certains portraits comme ceux de Solange et Andrée auraient été remplacés par d'autres portraits.
- Solange et Andrée ont-elles eu des prototypes vivants ?
- Non, ce sont des créations purement spirituelles. Mais là aussi, il fallait être deux. Supposez deux artistes, un homme et une femme, une vive effervescence spirituelle entre eux, en même temps une vive sympathie : ils pourront arriver à créer des personnages. C'est exactement ce qui nous est arrivé à Montherlant et à moi.
- Ainsi Solange et Andrée sont vos filles spirituelles ?
- Oui, et celles de Montherlant. Elles n'existent pas en dehors de nous. Le public a vu juste lorsqu'il a supposé que, pour ses créations de femmes, Montherlant avait dû être « aidé ». Seulement, cette aide, je la lui ai apportée volontairement et amicalement. J'ai confié à un écrivain, mon ami, (et en ma qualité d'écrivain moi-même) les rêves, les imaginations, tout le bouillonnement dont il était, plus ou moins, la cause. A son tour, il m'a recréée en lui. Il y aurait un jeu assez drôle, ce serait de rechercher quels sont les traits de Montherlant dans ce personnage, (si contesté) d'Andrée Hacquebaut. Si la puissance d'illusion chez Andrée, est de moi, la recherche frénétique du bonheur, par contre, est autant de Montherlant que de moi. Et mille petits traits sont de Montherlant seulement. La course folle dans le métro, le verre de café avalé à la hâte au comptoir d'un bistrot, etc...
- Et Solange ?
- L'admirable scène de la cuisine, entre Solange et Costa, et qui est le point culminant dans « Pitié pour les Femmes », s'est passée à peu près telle quelle entre Montherlant et moi. Il a aussi donné à Solange les qualités morales qu'il aimait en moi. Ces portraits de Solange et d'Andrée sont, remarquez bien, complémentaires. Je m'étonne qu'aucun critique ne s'en soit aperçu. Si Solange est idiote, Andrée a de l'intelligence pour deux. Si Andrée est un laideron, Solange est si ravissante qu'elle peut lui céder, sans pâtir, partie de sa beauté, et ainsi de suite...
- Que pensez-vous de ceux qui reprochent à Montherlant d'être un mufle, etc... ?
- C'est de la sottise. Ils assimilent Montherlant à Costa. Or, Montherlant n'est pas Costa. J'ai plus qu'une autre, je pense, le droit de l'affirmer. Par contre, en sa qualité de créateur, il est parfaitement libre de peindre un personnage odieux. Pourquoi pas ?
- Et votre roman ?
- « La Croix de Saint-André » ? On y retrouvera Andrée et Solange, mais dans une seule personne. Je donnerai à mon héroïne une grande puissance d'illusion et je me moquerai un peu d'elle.
- Et Costa ?
- On le retrouvera aussi, mais ce sera un Costa presque sympathique.
- Vos lettres ont-elles été utilisées ?
- Montherlant les avait sous les yeux quand il composait le personnage d'Andrée. Mais il les récrivait au fur et à mesure, et différemment. Les lettres d'Andrée des « Jeunes Filles » sont celles que j'aurais pu écrire, bien plutôt que celles que j'ai réellement écrites. Un créateur, c'est bien connu, ne copie jamais la réalité servilement. Il change un visage, mille détails tout en gardant (et amplifiant) certains traits qui l'ont frappé. Il change surtout l'action elle-même, l'œuvre d'art devant être, par définition cohérente, tandis que la vie ne l'est jamais. C'est dire à quel point me paraissent absurdes (parfois même

Ce nouvel amour m'enfoncé plus profond encore en moi-même. Croire à ce point à la volupté ! Nier avec cette flamme qu'il puisse exister autre chose pour nous que ces brèves années terrestres ! Et en même temps être condamnée à une chasteté et à une virginité perpétuelles comme si j'étais une religieuse ! **C'est mon démon et mon déchirement que de devoir pratiquer, athée et voluptueuse, et jusque dans leur extrême limite, toutes les vertus recommandées aux gens modestes, croyants et chastes. (2)**

N'avez-vous jamais vu un sort pareil ! Et impossible de m'en dépêtrer ! Je mourrais vierge et « vieille fille » quand j'avais, c'est l'évidence, des instincts de Messaline (3). Il y a même quelque chose de plus tragique encore, c'est l'excès même de mon besoin d'amour qui me le rend impossible. Avec moins de désirs, j'aurais eu quelque chose. Avec ces désirs insensés, je n'aurai rien.

A vous, Alice.

P.S. Je téléphonerai demain à Grasset. Si vous voulez, voyons-nous. Je n'insiste pas sachant que j'ai moins encore de vous en insistant qu'en me taisant.

Notes :

(1) **Omar Khayyām** : 18 mai 1048 à Nichapur en Perse (actuel Iran) - 4 décembre 1131, est un écrivain et savant persan. Montherlant appréciait beaucoup les poètes persans et a écrit plusieurs textes à leur sujet.

(2) **Montherlant** a inscrit un double O dans la marge de cette phrase.

(3) **Valeria Messalina** (25 – 48) fut la troisième épouse de l'empereur romain Claude et donna naissance à Britannicus. Sa conduite scandaleuse provoqua sa perte. Soupçonnée de comploter contre l'empereur, elle fut sommairement exécutée en 48.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi soir 1^{er} décembre 1936

Rilet,

Vous avez vu l'article vipérin de Brasillach dans l'Action Française ?

Ma réaction a été instantanée : j'ai immédiatement envoyé à Janine Bouissounouse mon article : « Avec Alice Poirier, l'inspiratrice des Jeunes Filles ». (1)

J'hésitais encore à le faire paraître : maintenant que je vois ce qu'on écrit, je n'hésite plus. A la méchanceté et aux insinuations blessantes, répondons par ces deux armes : l'audace et la vérité.

Plus encore que les injures contre moi (qui ne sont qu'idiotes), m'ont peiné les injures contre vous. De la politique, sans doute. Et d'ailleurs, du ressassé, j'ai déjà lu ça dans Mauriac. C'est à croire que ces braves gens se donnent le mot.

Quelque chose d'infect à côté de cela ?

Faire croire que vous jouez sur les deux tableaux, que vous êtes « hypocrite ».

Hypocrite, vous ? J'y mettrai ma main au feu que non. Pas l'ombre. Pas plus qu'Omar Khayyam qui fut lui aussi, chose curieuse, accusé d'hypocrisie.

Vous êtes incohérent et joueur. Joueur surtout et c'est cela, cette qualité exquise en somme et qui part d'une excellente nature, qui fait dire à vos ennemis que « vous n'êtes pas franc ».

Moi aussi probablement, on va trouver que je ne suis pas franche – puisque les critiques, décidément, trouvent le contraire de ce qui est. Pas franc, vous ! ça c'est le comble ! Vous l'êtes à ce point que vous montrez vos incohérences – ce que presque personne ne fait.

J'ai reçu une invitation pour la conférence de cette dame de l'Iran. J'irai. Est-ce que vous irez vous aussi ? Je commence à croire qu'il y a en effet des rapports étroits entre votre philosophie et celle du cher Omar Khayyam.

Savez-vous ce qu'on a dit au thé de Marcelle Loutrel ? Je n'y suis naturellement pas allée et comme je connais personne...

A vous, Alice.

P.S. Vous avez lu « Geneviève » de Gide (2) ? C'est très bien. J'ai reconnu un cas tout à fait semblable au mien à cet âge. Il paraît que c'est « osé » !! Pas du tout, c'est simplement vrai. Une jeune fille est un être extrêmement impudique, et les plus pures.

Notes :

(1) Alice Poirier est très excitée par l'interview qu'elle s'était rédigée x semaines plus tôt, et qu'elle avait adressée à Montherlant jointe à sa lettre du 24 novembre 1936, pour lui demander son avis : elle souhaitait d'être interviewée par Mme Bouissounouse, mais avait fini par renoncer au principe de cette interview, (lettre du 19 novembre 1936 à M, dans laquelle elle **enterrait** le projet de cette interview avec J.B.).

Et voilà que, n'y tenant plus, Alice envoie le 1^{er} décembre 36 en urgence à Janine Bouissounouse le texte de l'interview imaginaire, sous prétexte d'une critique méchante de Brasillach ! Alice dans le rôle de la Justicière ! C'est elle qui va défendre Montherlant ! Et cette interview est totalement à la gloire d'Alice !

Montherlant avait pris dès 1935 certaines distances avec Alice et détestait les initiatives et les impulsions de celle-ci qui se servait, à l'occasion de la parution du cycle des Jeunes Filles, sans autorisation, de son nom, et des correspondances privées, pour se mettre en avant en se déclarant l'unique inspiratrice des Jeunes Filles !

(2) **Geneviève**, sous-titré *ou La Confiance inachevée*, est un roman d'André Gide **publié en novembre 1936** aux éditions Gallimard. Il fait partie d'une trilogie, dont il constitue le « troisième tome » incluant *L'École des femmes* (1929) et *Robert* (1930), et pourrait s'intituler *La Nouvelle École des femmes*.

Résumé : En août 1931, Geneviève X demande à André Gide de publier son récit personnel, à la suite de l'édition du journal de sa mère Éveline X paru sous le titre de *L'École des femmes* et du droit de réponse de son père Robert X paru, peu après, sous celui de *Robert*. Elle relate son enfance et son éducation, vécues entre des parents dont le couple aux points de vue si différents n'est plus en harmonie, et sa découverte d'une passion trouble et inavouée pour l'une de ses condisciples de lycée, Sara Keller, la fille d'un peintre juif célèbre. Sara, Geneviève et Gisèle décident de former une ligue secrète, l'IF pour « Indépendance Féminine », destinée à l'émancipation des femmes (du mariage et pour le secours des filles-mères). Les sentiments de Geneviève pour Sara inquiètent sa mère qui, comprenant leur réelle nature, lui interdit de la voir, allant jusqu'à la retirer du lycée où pourtant elle l'avait poussée à étudier malgré l'opposition de son mari. Suivant des cours particuliers auprès d'amis de la famille (le docteur Marchant et la mère de Gisèle), elle passe difficilement son baccalauréat.

Mais, si ses émois indéfinis pour Sara s'estompent, sa résolution à devenir une femme et une mère sans le concours d'un mari s'en trouve renforcée. Alors qu'elle n'a que 17 ans, **elle demande au docteur Marchant de lui faire un enfant, sans l'aimer ni même éprouver du désir à son endroit, agissant juste d'un point de vue théorique** ; Marchant, troublé mais inflexible, refuse et met cela sur le compte de sa « naïveté » des choses de la vie et son idéalisation du rôle maternel. Durant la Grande Guerre, une dernière rencontre avec sa mère, en octobre 1916, l'informe des sentiments et des liens platoniques mais intenses qui unissaient Marchant à Éveline X, sa mère, qui jamais n'ont cédé à leurs désirs et amour. (Sources : Wikipedia)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi soir 10 décembre 36

Quel malheur, cher Rilet ! Moi qui avais exprès acheté un poisson pour deux ! Il va falloir que je le partage avec Khosroès, ce qui sera moins agréable qu'avec vous. Je m'excuse de ne pouvoir inviter à déjeuner que lorsque mes chers parents sont loin : vous connaissez ma vie.

Janine Bouissounouse m'a dit cette après-midi qu'elle avait les deux expériences, celle de l' « amour » et celle du rêve, et que le rêve décidément, valait mieux. Elle a trouvé que l'amitié avec vous me rendait cent fois plus heureuse que si j'avais épousé un professeur de mathématiques, par exemple.

Cent fois plus heureuse ? Mais j'ai le sentiment cuisant d'être malheureuse. Comme les gens sont bizarres ! Ils se figurent que vous êtes heureux parce que vous souriez ! C'est vrai qu'il n'y a aucune chance pour que jamais ne m'attire la perspective du professeur de mathématiques : mais c'est alors, simplement, que je suis incapable d'être heureuse. Malheureuse avec mes rêves. Et malheureuse aussi, c'est l'évidence même, avec ce que je pourrais obtenir.

Ce qu'il m'aurait fallu, voyez-vous, c'est vous à 16 ans et quand j'en avais 12. Un Montherlant vierge, et rayonnant de ce suprême génie qui est le génie avant la gloire. Cela aurait été le bonheur, le vrai.

Je songe avec mélancolie que vous avez 40 ans, que vous n'êtes plus vierge, (ce qui est aussi désastreux pour un homme que pour une femme), et mille autres choses encore. Ce n'est déjà plus ça.

Mais l'avenir est plus sombre encore. Vous allez attendre d'avoir 65 ans pour m'offrir d'être votre femme, et d'être infirme et paralysé. Alors, vous me l'offrirez. Et moi, j'accepterai, je ne pourrai pas ne pas l'accepter. Parce que je vous aime. C'est tout de même de la saloperie que la vie. L'avoir tant adorée et la haïr avec cette force ! Si j'étais tuée dans 8 jours, je n'aurais pas un regret vers cette vie immonde. Non, pas un seul. C'est de la saloperie.

Alice.

P.S. Splendide cet Edouard VIII ! Il n'y a qu'un « devoir » : c'est d'être heureux.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

18 décembre 1936 vendredi soir

C'est dur le génie ? Rilet ! Je suis plongée dans mon roman : c'est d'ailleurs le seul répit que je trouve à ma peine avec vous. Que deviendrai-je quand le roman sera écrit ? Son succès me procurerait 48 heures de joie, pas plus. Après, je serai replongée dans le marasme et plus que jamais. Et ainsi jusqu'à la mort. C'est vraiment dégoûtant la vie. Deux alternatives : Ou avoir ce qu'on ne désire pas. Ou ne pas avoir ce qu'on désire. Les deux choses sont horribles, autant l'une que l'autre.

Quel bonheur pour moi si je n'étais que sensuelle ! Mais il y a bien autre chose et c'est là le drame.

Etes-vous parti ? En ce cas, écrivez-moi. Et si vous êtes ici, voyons-nous. Vous pouvez être bien rassuré sur ma vertu : jamais je ne voudrais de vous quelque chose que vous ne voudriez pas vous-même.

Ces corbeilles de vertus, c'est justement là mon malheur !

A vous, Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi soir 19 décembre 1936

Cher Epoux mystique,

Qu'avez-vous donc ? La semaine dernière déjà : quand vous n'aviez pas téléphoné, j'étais toute prête à courir à l'Institut neuro-chirurgical du docteur de Martel (1), dont j'avais trouvé l'adresse dans l'annuaire. Je ne sais pas pourquoi, je m'imaginai que vous deviez être là.

Maintenant encore, je suis inquiète. Que vous est-il arrivé ? Grippé ? Parti ? Vous devriez me téléphoner tous les soirs ou tous les matins à neuf heures : deux minutes de joie par jour, vous me devriez bien ça.

Les fêtes de fin d'année ne m'apportent qu'un cafard accru – et dans quelles proportions ! Encore une année de passée, et plus sombre que l'année d'avant, et l'année prochaine qui sera plus sombre encore ! Et aucun espoir, aucun espoir de me marier, d'être heureuse, d'avoir un bébé enfin, pendant qu'il en est encore temps. Cette situation est horrible et je ne suis pas bête, hélas ! Je m'en rends compte dans toute son horreur.

Les parents devraient tuer à leur naissance la fille qu'ils ont, cela vaudrait cent fois mieux qu'un pareil effroyable supplice.

Si encore j'avais une lueur d'espoir. Mais non, rien, rien, rien. Le succès (problématique) de mon livre m'apporterait 10 minutes de joie, pas une de plus. Ensuite, ce serait pire que jamais.

Je ne vois que deux solutions : le mariage ou le suicide. Et le mariage est impossible. Impossible avec vous puisque vous ne voulez pas. Impossible avec un autre que vous parce qu'une jeune fille qui rêve dix ans au même homme (et avec quelle intensité !) ne peut naturellement plus se reprendre.

Que faire ? Je suis athée et je ne peux que le devenir de plus en plus, voyant que ce sont mes vertus, après tout, ma sincérité, ma passion et ma pureté, qui me mènent au gouffre. Et je hais la vie.

Dans ces conditions, n'est-ce pas, il est douteux que je m'obstine à vivre uniquement pour repriser des chaussettes et pour poser des fonds de culottes aux culottes de papa et de mon frère. Ce n'est pas assez, n'est-ce pas ? La vie qui ne me donne que cela ne me donne pas assez.

Votre amie bien vaseuse, Alice

Note :

(1) Le comte **Thierry de Martel**, né le 7 mars 1875 à Maxéville (Meurthe-et-Moselle) et mort le 14 juin 1940 dans le 16^e arrondissement de Paris, est un médecin, chirurgien pionnier de la neurochirurgie française. Fils du comte Roger de Martel de Janville et de son épouse, née Sibylle de Mirabeau, romancière connue sous le nom de Gyp, le comte Thierry de Martel est élevé dans un milieu nationaliste, revanchard et antidreyfusard. André Maurois, juif réfugié aux États-Unis, écrit cependant à l'annonce de sa mort : « *Avec lui nous perdons un ami incomparable* » Sportif de haut niveau, il joue au rugby et devient avec son frère, A. de Martel de Janville, champion de France en 1896 avec l'Olympique.

1898 - 1903 : externe des hôpitaux de Paris. 1903 - 1905 : interne des hôpitaux de Paris. Il s'oriente vers la neurologie. Élève de Achille Souques. 1907 - 1911 : Chef de clinique à la Salpêtrière. En 1909, Babinski et Martel publièrent le premier cas français d'ablation d'une tumeur du cerveau réalisée avec succès. 1911 : Chirurgien à l'Institut neuro-chirurgical et à l'hôpital de la Glacière. Pendant la Première Guerre mondiale, il sert en tant qu'officier médical ; il est blessé et cité à plusieurs reprises. Il perd son fils, sans doute par suicide, celui-ci ayant été traumatisé par les combats. Martel fait le serment de ne plus jamais adresser la parole à un Allemand. Militant de l'Action française, il rejoint *Le Faisceau* de Georges Valois et en devient le Président de la corporation des médecins, mais il s'en éloigne dès 1926. Le professeur de Martel développe la neurochirurgie en France avec

son collègue Clovis Vincent (1879-1947). Chirurgien réputé à Paris durant les années 1920-1930, on lui doit de très nombreux travaux spécialisés qui ont contribué à faire de la neurochirurgie une branche autonome de la chirurgie. Il porte un grand intérêt à l'amélioration des techniques opératoires dans cette spécialité naissante et invente notamment un instrument permettant une trépanation sûre et à bords nets, le *trépan à débrayage automatique de Martel*. Entretien de fructueuses relations avec ses collègues neurologues, il collabore notamment avec Joseph Babinski (1857-1932). Son ami l'ambassadeur américain William C. Bullitt lui confie la direction de l'Hôpital américain de Paris dont il était chirurgien en chef. Le 14 juin 1940, les troupes allemandes entrent à Paris. Désespéré, le comte de Martel se suicide le jour même en absorbant de la strychnine. Bullitt recevra le billet suivant : « *Je vous ai promis de ne pas quitter Paris. Ne vous ai pas dit si j'y resterai mort ou vivant. Adieu. Martel.* » Ce geste ne fut pas isolé dans la capitale. Membre de la Société de chirurgie et de la Société de neurologie. Il repose auprès de sa mère au cimetière ancien de Neuilly-sur-Seine.



**Le comte Thierry de Martel, ami de Montherlant
Tous deux suicidés
1875-1940**

(2) Montherlant a évoqué **le docteur de Martel** dans un livre posthume publié en 1973 chez Gallimard : *Mais aimons-nous ceux que nous aimons ?* Nous citons cet extrait des pages 22 à 24 :

« J'avais été blessé en 1918 de sept éclats d'obus. Demeurés, ils vagabondaient dans mes reins, tantôt douloureux, tantôt non. Bien qu'étrangère à notre histoire, je veux dire quelques mots de cette blessure, pour rendre hommage à l'homme qui en dirigea le cours. J'étais revenu d'un premier passage à l'hôpital. Nous étions en ce moment à l'arrière, à une soixantaine de kilomètres de Paris (Mantes ? Verberie ?). Le manque de ce qu'on nous devait nous plongeait dans un marasme d'où nous n'étions tirés que par le sentiment que tout nous était dû. Mais corbleu ! quand on s'y mit ! Les majors décidèrent qu'il fallait me taillader les reins pour y chercher des éclats petits, dispersés et profonds. Cette opération me parut inconsidérée et m'effraya.

J'eus la force de retenir mon « Je refuse » lourd de risques et vain, mais, sans prévenir personne, j'usai d'une voiture civile qui se rendait à Paris, et allai voir le docteur de Martel, médecin-chef (?) d'un hôpital militaire des Champs-Élysées, Astoria je crois, qui connaissait ma grand-mère. Le docteur de Martel était très réputé, mais contré à cause de son indépendance. Il me dit que cette opération était de la folie, et dicta pour les majors une lettre des plus énergiques. Je rejoignis mon régiment par le train, ce qui était une performance car mon déplacement était irrégulier.

Le colonel me dit que j'étais passible du Conseil de guerre pour avoir abandonné mon unité, et que, si j'avais été interpellé pendant mes deux jours et demi à Paris, j'aurais été incarcéré illico.

Le colonel, par complaisance, m'avait donné le poste de combattant que je demandais, alors que ma qualité d'auxiliaire m'interdisait d'occuper ce poste, - qualité que j'avais précieusement conservée, fort imbu dès alors du vieux proverbe persan : « Quand tu entres dans une maison, regarde d'abord par où tu pourras en sortir. » Je n'ai jamais fait au front le sacrifice de ma vie, comme d'autres l'ont fait délibérément, s'il faut les prendre au mot quand ils l'affirment dans leurs lettres (et la mort, elle, les a pris au mot).

Je pratiquais ce jeu subtil de défier la mort avec impertinence, tout en cherchant à l'éviter, jeu subtil à quoi m'avaient préparé les taureaux, avec lesquels il est le même. Je pense que le colonel, pour m'avoir donné un poste de combattant, était, administrativement, dans son tort.

Ma blessure lui avait créé un problème de plus : si elle s'aggravait, n'en était-il pas en partie responsable ? Et voilà que mon équipée ajoutait un problème à ces problèmes : Dieu ! que ce garçon était embêtant ! Mais la lettre du docteur de Martel le couvrait ; il ne s'agissait que de me fabriquer après coup un titre de permission. Ce qui fut fait. Nous sommes en pleine magie.

Quand les Allemands entrèrent dans Paris, en 1940, le docteur de Martel se suicida. La bêtise et la bassesse qui accueillent tout suicide déferlèrent sur le corps du docteur de Martel. On ricana, on dit qu'il était neurasthénique. Je lui dois de m'avoir sauvé d'être infirme, et peut-être de m'avoir sauvé la vie. »

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi soir 23 décembre 1936

Cher Rilet, un petit mot encore avant que vous partiez.

Je songe que j'ai mille francs de mes derniers droits d'auteur et dont je ne sais que faire. Je n'ai aucun besoin matériel ni aucune coquetterie. Rien ne me fait envie. Dans ces conditions, il vaudrait peut-être mieux les donner à une œuvre, ce que je ferai probablement.

Mais avant d'en venir à cette solution, je pense que quelque chose, tout de même, me ferait plaisir et que je pourrais y utiliser mes mille francs. Ce serait de vous rejoindre à Lausanne pendant quelques jours. Je suppose que vous allez dans des hôtels bon marché, ce dont je me réjouis car alors mes mille francs dureront plus longtemps. Quand je les aurai épuisés, je rentrerai chez moi et vous continueriez seul votre voyage.

Peut-être ma proposition vous plaît-elle. Je reprendrais vos chaussettes et si vous allez à Bâle, nous parlerions allemand. Je n'ai pas beaucoup d'espoir, hélas ! que vous disiez oui et je serais la première d'ailleurs à ne pas vouloir si ça vous embêtait et si vous me faisiez une sale gueule. Dans ce cas plutôt non.

Un télégramme suffirait avec la ville où vous êtes et votre hôtel. Dans 48 heures, je vous aurais rejoint.

Un bon Noël.

Votre amie,

Alice.

P.S. De toutes façons ; écrivez-moi. Le sac que je vous ai cousu n'est pas pour des papiers mais pour du linge quand il a servi. Vous y mettez vos affaires : chemises, caleçons et chaussettes, avant de les donner à la blanchisserie ; dans ce sac, elles seront bien séparées des choses propres.

Autre chose. Vous êtes beaucoup mieux avec un manteau droit, sans martingales, comme vous en aviez ce soir que lorsque vous êtes ficelé sur le ventre.

Mon frère est très bien avec une ceinture : mais c'est qu'il est beaucoup plus grand et beaucoup plus mince que vous (1). Vous, ça vous désavantage. Je m'étonne que vous ne sachiez pas ces choses et que vous vous habilliez, quelque fois, si mal. (Les vêtements clairs ne vous vont pas.) (2)

Notes :

(1) Cette lettre est typique de l'attitude psychologique d'Alice : rêver à un projet impossible (elle n'a jamais pu obtenir de Montherlant qu'il la rejoigne à l'étranger, ni même à Menton ou à Nice : elle soupèse le pour et le contre de son souhait, parle d'argent - (ce que Montherlant déteste) - et finit pas conclure que « si vous me

faisiez une sale gueule », il vaut mieux qu'elle renonce. Je suis persuadé qu'Alice ne se faisait aucune illusion en évoquant une hypothétique rencontre à Lausanne, mais l'imaginaire compense les déceptions de la réalité.

-311-

(2) Le post-scriptum indiquerait-il que Montherlant et Alice se seraient rencontrés récemment ? Mais le 19 décembre, Alice ignore si Montherlant est à Paris ou en voyage. D'autre part, les conseils en matière de vêtements sont directs et peu flatteurs : ce n'est pas la bonne manière pour que Montherlant s'adoucisse !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 27 décembre 1936

Rilet, j'essaye de faire le point en moi. Mais étant donné le gâchis qu'est mon cœur, vous jugez comme ce peut être facile.

Je ne vois pour moi que trois solutions. Il est bien évident que vous ne voulez ni m'épouser ni même devenir deux jours mon amant. Voici donc ce qui me reste : à choisir entre ces trois choses.

a) Me résigner à vieillir vierge et à mourir.

b) Me suicider tout de suite et savoir que si je n'ai pas pu entrer dans votre vie, du moins j'occuperai éternellement votre imagination.

c) Les aventures.

La première solution est celle dont je ne veux à aucun prix. Véritablement l'abomination de la désolation, dix fois pire que la mort rapide.

La deuxième solution serait la plus belle. Mais il y a une objection terrible : c'est que vous ne valez évidemment pas ce sacrifice. Je me tuerais pour être éternellement aimée d'un homme qui a pu me voir souffrir dix ans, et le désirer avec fièvre, sans me faire l'aumône de la plus petite caresse ? Si je faisais cela, ce ne serait plus du sublime, mais de la sottise, et un péché effroyable contre Dieu.

Je me tuerais pour vous si je peux vous sauver par là d'une maladie, ou d'un danger quelconque. Je vous jure que je le ferais dans ce cas. Mais pas pour être aimée de vous – l'amour, dans ce cas, n'est plus qu'une monstruosité. Et puis, il y a autre chose. Si je me suicide pour vous, maman n'aura de cesse qu'elle vous aura trouvé et abattu de trois coups de revolver. Il n'y a pas que moi de passionné dans ma famille. Et je ne peux pas risquer cela. Je n'ai plus beaucoup d'estime pour vous. Mais j'ai toujours de l'affection.

Reste la troisième solution : les aventures. Mais pour cela, il me faudrait de l'argent et pouvoir m'en aller de la maison. Cet argent, c'est à moi de me le procurer en écrivant. Je travaille donc mon « Costa » en écrivant les 12 premières pages à l'idée de Grasset et le reste à mon idée à moi. Puisqu'il ne lit que les douze premières pages, il me semble que ce serait idiot de ma part de me contraindre pour le reste ! Enfin, je fais de mon mieux. S'il ne le prend pas, je voudrais qu'un autre, alors, le prenne. Vous savez, ma liberté – et des amants, sincèrement pour moi – sont à ce prix.

A vous, Rilet.

Alice.

Rilet, un scrupule me vient. Quel intérêt pouvez-vous avoir pour moi maintenant que votre œuvre est faite ? Et quand vous ne m'avez aimée que pour votre œuvre ?

P.S. Ci-joint le plan de mon « Costa » ? Vous comprendrez mieux mon questionnaire à la lumière de ce plan. (1)

Note :

(1) Ce « plan » ne fut pas joint à cette lettre par Montherlant. Ou fut-il égaré ou détruit ?

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 28 décembre 1936

Cher Monsieur, (1)

Excusez-ce papier. C'est tout ce que j'ai ici.

N'écrivez pas, cela vaudra peut-être mieux. Mais venez une autre fois à la Bibliothèque et parlez-moi.

Vous savez que j'ai de l'amitié. J'en ai même plus que d'amour. J'écouterai. Pardonnez-moi si je vous ai écrit des choses « blessantes ». Je le pensais au moment où je l'écrivais. Mais je ne le pensais peut-être plus 5 minutes après.

Ce n'est pas la peine que vous me rendiez mon manuscrit. Je suis en train de taper à la machine une 2^{ème} édition où sans doute il y aura des changements. Je tâcherai de proposer cela à mes Presses Universitaires. Bientôt, car nous partons à Menton.

A vous. J'ai de l'amitié, encore une fois. C'est drôle que vous ne soyez pas convaincu !

Alice

Notes :

(1) Alice n'est pas contente et le montre. Fut-elle réprimandée par Montherlant ?

Est-ce que Montherlant lui a reproché, verbalement, d'avoir fourni à Janine Bouissounouse cette interview où Alice se place au centre du roman *Les Jeunes Filles* ? Sans doute, mais il n'y a pas d'écrit de Montherlant à ce sujet dans cette Correspondance en 1936.

ooo



Yolande Folliot jouant Solange dans *Les Jeunes Filles* de Montherlant, téléfilm de Lazare Iglésis, avec Emmanuelle Riva et Jean Piat (1977)

DESSIN D'UNE DANSEUSE ESPAGNOLE PAR HENRY de MONTHERLANT

